

Franckesche Stiftungen zu Halle

Dialogues Sur Les Qualités De Quelques Animaux Et Diverses Autres Matières Tirées De L'Histoire Naturelle Et De La Morale

Choffin, David Etienne

Halle, MDCCLXVI.

VD18 11293357

Nutzungsbedingungen

Die Digitalisate des Francke-Portals sind urheberrechtlich geschützt. Sie dürfen für wissenschaftliche und private Zwecke heruntergeladen und ausgedruckt werden. Vorhandene Herkunftsbezeichnungen dürfen dabei nicht entfernt werden.

Eine kommerzielle oder institutionelle Nutzung oder Veröffentlichung dieser Inhalte ist ohne vorheriges schriftliches Einverständnis des Studienzentrums August Hermann Francke der Franckeschen Stiftungen nicht gestattet, das ggf. auf weitere Institutionen als Rechteinhaber verweist. Für die Veröffentlichung der Digitalisate können gemäß der Gebührenordnung der Franckeschen Stiftungen Entgelte erhoben werden.

Zur Erteilung einer Veröffentlichungsgenehmigung wenden Sie sich bitte an die Leiterin des Studienzentrums, Frau Dr. Britta Klosterberg, Franckeplatz 1, Haus 22-24, 06110 Halle (studienzentrum@francke-halle.de)

Terms of use

All digital documents of the Francke-Portal are protected by copyright. They may be downloaded and printed only for non-commercial educational, research and private purposes. Attached provenance marks may not be removed.

Commercial or institutional use or publication of these digital documents in printed or digital form is not allowed without obtaining prior written permission by the Study Center August Hermann Francke of the Francke Foundations which can refer to other institutions as right holders. If digital documents are published, the Study Center is entitled to charge a fee in accordance with the scale of charges of the Francke Foundations.

For reproduction requests and permissions, please contact the head of the Study Center, Frau Dr. Britta Klosterberg, Franckeplatz 1, Haus 22-24, 06110 Halle (studienzentrum@francke-halle.de)

[urn:nbn:de:obv:ha33-1-204587](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:obv:ha33-1-204587)





Verlagsbibliothek
der
Buchhandlung des Waisenhauses
in
Halle (Saale).



→: Gegründet 1698. :←

471

ZK

DIALOGUES

SUR LES QUALITÉS

DE

QUELQUES ANIMAUX

ET DIVERSES AUTRES MATIÈRES

TIRÉES

DE L'HISTOIRE NATURELLE

ET

DE LA MORALE

COMPOSÉS

POUR LA SATISFACTION

DE CEUX QUI CHERCHENT A S'INSTRUIRE

EN S'AMUSANT

ET EN PARTICULIER

POUR LES JEUNES PERSONNES

D'UNE CONDITION HONNÊTE

PAR D. E. C**

H A L L E,

A LA MAISON DES ORPHELINS

MDCCCLXVI.

DIALOGUES

sur les Qualités

de

QUELQUES ANIMAUX

ET DIVERSES AUTRES MATIÈRES

TIRÉES

DE L'HISTOIRE NATURELLE

DE LA MORALE

POUR LA SATISFACTION

DE CEUX QUI CHERCHENT A S'INSTRUIRE

EN S'AMUSANT

ET EN PARTICULIER

POUR LES JEUNES PERSONNES

D'UNE CONDITION HONNÊTE

PAR D. E. C.

A LA MAISON DES ORPHELINS

MCCCLXXV

20



CONTENU EN CE VOLUME.

AVERTISSEMENT.

Ces Dialogues ont été composés dans la vue de procurer quelque amusement utile & innocent aux jeunes personnes qui s'appliquent à la Langue françoise. On a choisi pour cela des matières communes; & l'on n'a pas prétendu faire montre d'érudition, ce qui auroit été déplacé ici; mais on a tâché d'être simple, naturel, & peut-être élégant, & de se servir de termes convenables & propres à faire connoître le génie de la Langue françoise. Outre cet avantage qui a son prix, on trouvera dans ces Dialogues une morale épurée & dégagée de tout air de contrainte & d'affectation. On ne risque donc rien, de les faire expliquer, réciter, traduire & même apprendre par cœur, pourvu qu'on les entende bien & qu'on trouve pour cela de la disposition dans les jeunes gens. Si ceux-ci sont goûtés, ils pourront être suivis de plusieurs autres qui auront le même but, c'est à dire les perfections de l'esprit & du cœur des jeunes gens, sur tout des personnes de naissance.

TABLE DES DIALOGUES,

CONTENUS EN CE VOLUME.

I. DIALOGUE, *sur les qualités du Chien.*

II. DIALOGUE, *du Tabac en Poudre.*

III. DIALOGUE, *sur les qualités du Chat.*

IV. DIALOGUE, *sur les qualités du Barbier.*

V. DIALOGUE, *sur les qualités de l'Âne.*

VI. DIALOGUE, *du Perroquet.*

VII. DIALOGUE, *le Chantre mignon, ou le Sérén de
Canarie.*

VIII. DIALOGUE, *le Cochon.*

IX. DIALOGUE, *la Grénadille, ou la Fleur de la
Passion.*

X. DIALOGUE, *la Rose.*

XI. DIALOGUE, *Procès de la Rose, ou Comparaison de
la Rose avec d'autres Fleurs.*

LES QUALITÉS
DU CHIEN
PREMIER
DE DIALOGUE,
DIALOGUE
SUR LES QUALITÉS
CHARLOTTE ET LOUIS
DU CHIEN

DE MADEMOISELLE DE ***

LOUIS.
Je ne me souviens pas de l'avoir vu, & quel
Chien est-ce?

CHARLOTTE.

C'est le plus beau Chien du monde.

LOUIS.

Peut-être s'appelle-t-il Chien?

CHARLOTTE.

Il s'appelle Chien.

LOUIS.

TABLE
DES DIALOGUES
CONTENUS EN CE VOLUME

PREMIER DIALOGUE

DIALOGUE

SUR LES QUALITES

DU CHIEN

DE MATHIEUSELLE DE ***



LES QUALITÉS
DU CHIEN
DE MADEMOISELLE DE ***
DIALOGUE
ENTRE
CHARLOTTE ET LOUISE.



Avez-vous vû le Chien de ma Sœur?

LOUISE.

Je ne me souviens pas de l'avoir vû; & quel Chien est-ce?

CHARLOTTE.

C'est le plus beau Chien du monde.

LOUISE,

Et comment s'appelle ce Chien?

CHARLOTTE.

Il s'appelle Charmante.

A 4

LOUISE.

LOUISE.

Charmante? C'est un charmant nom.

CHARLOTTE.

C'est qu'il est charmant en effet.

LOUISE.

Qu'a-t-il donc de charmant, puisque charmant y a? *

CHARLOTTE.

C'est un Chien de moyenne taille, mais plus petit que grand.

LOUISE.

J'ai toujours aimé les petits Chiens. Continuez, s'il vous plaît, de m'en faire la description.

CHARLOTTE.

C'est une espèce de Levrier, mais de Levrier en miniature; c'est à dire de la plus petite sorte.

LOUISE.

Fort bien.

CHARLOTTE.

Il a le museau pointu, le corps délié, les oreilles pendantes; & le poil aussi fin que de la soie.

LOUISE.

Je n'aime pas ces oreilles pendantes; si j'étois à la place de MADemoiselle votre Sœur, je les lui ferois couper; mais de quelle couleur est le poil?

CHARLOTTE.

De couleur Isabelle, mêlé de quelques taches blanches.

LOUISE.

* Oui; puisque vous le trouvez tel.

LOUISE.

De couleur Isabelle? Et quelle couleur est-ce là?

CHARLOTTE.

C'est une espèce de jaune pâle. Je vous dirai une autrefois pourquoi on lui a donné ce nom.

LOUISE.

Vous m'obligerez. Mais revenons à notre petit Chien; a-t-il appris quelque chose?

CHARLOTTE.

Il en fait assez pour son âge. Je ne vous dirai pas qu'il aboie les étrangers; cela lui est naturel: mais il donne la patte, & distingue fort bien la gauche de la droite.

LOUISE.

Voilà une belle science de donner la patte, s'il ne fait rien que cela.

CHARLOTTE.

Patience, s'il vous plait; il fait encore bien d'autres choses.

LOUISE.

Par exemple?

CHARLOTTE.

Il fait le mort; & ne se relèveroit pas, qu'on ne le lui permit. Il fait sentinelle: il a même appris à danser.

A 5

LOUISE.

* Ce nom vient d'une Princesse d'Espagne, nommée Isabelle, Gouvernante des Pays-Bas. Elle étoit fille de Philippe II. qui l'avoit mariée à Albert d'Autriche. En 1601, comme les Espagnols se joient le siège d'Ostende, qui tiroit en longueur, Isabelle fit vœu de ne point changer de chemise que la place ne fût prise. Et comme ce siège dura près de quatre ans, la chemise de cette Dame contracta une certaine couleur qu'on a depuis nommée *Couleur Isabelle*. Pour faire honneur à la Gouvernante, les Dames de la Cour se firent des chemises de la même couleur.

LOUISE.

Voilà qui passe: Et que fait-il encore?

CHARLOTTE.

Il fait aussi apporter; & démêle fort bien deux paires de gans qu'on aura brouillés, en apportant à chacun les siens.

LOUISE.

Il faut qu'il soit bien intelligent. Je suis bien satisfait des qualités de son esprit; quelles sont celles de son cœur?

CHARLOTTE.

Elles sont tout-à-fait nobles; la principale & la plus estimable, après la vigilance, est la fidélité.

LOUISE.

Pour moi je fais plus de cas de la fidélité que de toutes les autres.

CHARLOTTE.

Mr. BARATIER disoit l'autre-jour, Que Dieu avoit mis le Chien auprès de l'homme pour lui apprendre son devoir.

LOUISE.

Nous apprenons nos devoirs ailleurs; * mais le Chien peut nous en faire souvenir par son exemple.

CHARLOTTE.

Le Chien fait honte à bien des hommes, dont le caractère le plus marqué est l'infidélité & la fourberie.

LOUISE.

Mais vous commencez à moraliser. Cependant je vois

* Nous apprenons nos devoirs dans la Révélation, autrement nommée *L'Ecriture-Sainte*.

vois que le nom de Charmant ne convient pas mal
au Chien dont vous venez de me parler.

CHARLOTTE.

Je suis bien-aise que vous soyez de mon avis.

LOUISE.

Un Chien si qualifié mériterait bien un collier d'argent.

CHARLOTTE.

Il en aura un aux premiers jours.

LOUISE.

Ne pourrais-je pas avoir un semblable Chien?

CHARLOTTE.

Je tâcherai de vous en procurer un, & si vous l'agréez, je vous entretiendrai bientôt des qualités d'une autre sorte de Chien.

LOUISE.

Vous m'obligerez infiniment. Mais je vous prie de ne pas oublier le Chat.



DU

DU
TABAC EN POUDRE

DIALOGUE

ENTRE

CHARLOTTE ET LOUISE.

Vous avez là une jolie boîte, Mademoiselle. Puis-je en savoir la destination?

LOUISE.

Devinez, si vous le pouvez quelle boîte c'est,

CHARLOTTE.

Je gagerois que c'est une tabatière,

LOUISE.

Prenez-vous cette boîte pour une tabatière?

CHARLOTTE.

Je ne sai pour quelle autre chose la prendre,

LOUISE.

Vous ne vous trompez pas, Mademoiselle, & je m'en vai l'ouvrir devant vous. Vous plaît-il une prise de tabac?

CHARLOTTE.

J'en prendrai tant soit peu, puisque vous m'en présentez.

LOUISE.

LOUISE.

Pourquoi si peu? N'en prenez-vous pas pour l'ordinaire?

CHARLOTTE.

Non, je ne m'y suis pas accoutumée.

LOUISE.

Pour moi, j'y suis si bien accoutumée que je ne ferois plus m'en passer.

CHARLOTTE.

Comment, vous seriez esclave du Tabac! je serois bien fâchée d'être à votre place.

LOUISE.

Y a-t-il donc du mal de prendre du Tabac?

CHARLOTTE.

Non pas d'en prendre, mais d'en trop prendre, ou trop souvent & de ne pouvoir s'en passer. Vive la liberté.

LOUISE.

Il est vrai que ce n'est pas bien; mais je m'y suis accoutumée insensiblement. Je voudrois pouvoir m'en désaccoutumer.

CHARLOTTE.

Il est plus facile de contracter une habitude que de s'en défaire. Il faut pour cela être sur ses gardes dans le commencement; c'est le moyen de conserver sa liberté.

LOUISE.

Vous en parlez bien à votre aise. Mais qui fait si vous ne seriez pas aussi passionnée que moi pour le Tabac, si on vous eût fait présent d'une belle tabatière?

CHAR-

CHARLOTTE.

Cela auroit pû m'arriver. Vous voyez par-là qu'il y a des dons qui sont funestes. Est-il permis de voir de plus près votre tabatière? Elle est d'un fort beau travail.

LOUISE.

Tenez, la voilà; contemplez-la à votre aise. C'est un présent de mon Oncle, qui me l'a apportée de la foire de Leipzig.

CHARLOTTE.

Le présent n'est pas à mépriser, tant pour ce qui est du travail que de la matière; car je crois que c'est une tabatière d'or.

LOUISE.

Je vous demande pardon, Mademoiselle, elle n'est que de rombac, mais elle est fortement dorée. Comment trouvez-vous le tabac?

CHARLOTTE.

Je le trouve assez bon; mais il est extrêmement subtil. Je ne saurois en prendre que très peu: Quel Tabac est-ce? Zwi!

LOUISE.

C'est du toncan. On voit bien que vous n'en prenez pas pour l'ordinaire, puis qu'il vous fait éternuer. J'en prens bien autrement que vous ne faites, sans que j'aie besoin d'éternuer.

CHARLOTTE.

Tant pis pour vous. Il faut que cela vous cause des maux de tête, ou pour le moins des obstructions, à la tête.

LOUISE.

LOUISE.

Je ne saurois dire que la tête m'en fasse mal, ou que mes maux de tête viennent du Tabac. Pour des obstructions, je n'en suis pas exemte, j'ai souvent la tête pesante & embarrassée; mais j'ignore d'où cela vient.

CHARLOTTE.

Si vous y faites bien attention, vous trouverez que cela vient du Tabac.

LOUISE.

J'y prendrai garde, & je verrai si votre conjecture est fondée.

CHARLOTTE.

Dites-moi, s'il vous plaît, Mademoiselle, à quoi le Tabac est bon.

LOUISE.

Le Tabac? Ne voyez-vous pas que tout le monde en prend?

CHARLOTTE.

Je vois bien que tout le monde en prend; mais ce n'est pas une raison suffisante, pour me déterminer à en prendre. Je crois que quantité de personnes en prennent sans savoir pourquoi.

LOUISE.

C'est ce que je n'ai pas examiné scrupuleusement. Je crois pourtant qu'il est bon à plusieurs choses.

CHARLOTTE.

Il me tarde de savoir à quoi.

LOUISE.

LOUISE.

Vous faites semblant de ne le pas savoir: je m'en
vai donc vous le dire. Il sert à purger le cerveau des
humeurs superflues. Il est bon contre les fluxions &
les maux de dents. C'est aussi un antidote contre les
vapeurs empestées.

CHARLOTTE.

En avez-vous fait l'expérience? Vous a-t-il guéri
des maux de dents & des fluxions?

LOUISE.

Non pas de cela; mais j'en ai souvent éprouvé la
vertu contre le mauvais air.

CHARLOTTE.

Bon! Un peu de parfum auroit fait le même effet,
& encore plus efficacement.

LOUISE.

C'est bien dit; mais une pincée de Tabac est plus
tôt prise qu'on n'a fait du parfum; outre qu'on ne
peut pas faire ce parfum partout.

CHARLOTTE.

On peut avoir d'autres ressources. On peut avoir
sur soi une boîte à baume, ou une bouteille d'eau de
luce ou de la Reine d'Hongrie; cela vaut bien une ta-
batière. Et pour ce qui est de la prétendue vertu con-
tre les fluxions & les maux de dents, il ne fait pas cet
effet sur tout le monde. Il fait souvent un effet tout
contraire, & irrite le mal au lieu de l'appaiser.

LOUISE.

C'est de quoi je n'ai pas entendu parler. En savez-
vous des exemples?

CHAR-

CHARLOTTE.

Je n'en citerai que deux, l'un pour, & l'autre contre. L'usage de l'espagnol guérit une Dame de la rougeur des yeux; mais il pensa coûter la vie à un jeune homme du Pédagogue royal qui étoit sujet à l'épilepsie, car dès qu'il prenoit de ce tabac, pour lequel il étoit passionné, il tomboit du haut-mal. Vous voyez que les Vertus sont fort équivoques.

LOUISE.

Peu s'en faut que vous ne m'interdisiez l'usage du Tabac.

CHARLOTTE.

Il ne m'appartient pas de vous l'interdire. Mais si j'avois un conseil à vous donner, ce seroit d'en retrancher l'abus.

LOUISE.

C'est ce que je tâcherai de faire le plus que je pourrai. Je vous rends grâces de votre bon conseil; & pour vous faire voir que c'est tout de bon, je vais vous donner ma tabatière à garder.

CHARLOTTE.

Je ne vous conseille pas de le quitter tout d'un coup; ces sortes de changements subits ont souvent de mauvaises suites: vous pouvez le faire successivement, ou peu à peu.

LOUISE.

L'avis est bon, j'en profiterai.

CHARLOTTE.

Et moi je vous rendrai votre tabatière à la première entrevue.

B

DIA.



DIALOGUE
ENTRE
CHARLOTTE ET LOUISE.
SUR LES QUALITÉS
DU CHAT.

LOUISE.

Vous m'avez promis de m'entretenir sur les qualités du Chat, à notre première entrevue.

CHARLOTTE.

Je suis prêt à dégager ma parole. Souffrez, s'il vous plaît, que je vous demande si vous avez de l'inclination pour les Chats?

LOUISE.

Je ne saurois dire proprement que je les aime: j'ai toujours préféré les Chiens. Que trouvez-vous d'aimable dans un Chat?

CHARLOTTE.

Il est vrai que le Chat n'a pas des qualités si brillantes que le Chien; mais il ne laisse pas pour cela d'en avoir de fort estimables.

LOUISE.

Vous comptez, sans doute, parmi ces qualités celle de faire la guerre aux souris.

CHAR-

CHARLOTTE.

J'en conviens, & je trouve qu'on lui a en cela une véritable obligation. Où en serions-nous sans le Chat? Nous serions en proie aux souris.

LOUISE.

Hé, n'a-t-on pas des souricières?

CHARLOTTE.

Oui: Mais la seule présence d'un Chat fait plus d'effet sur une troupe de souris que cinquante souricières.

LOUISE.

Je me rends à vos raisons, & je conviens que c'est un animal fort utile. Mais qu'est-ce que le Chat a d'agréable: je crois que ses agrémens sont de pures préventions.

CHARLOTTE.

Pourvûque vous ne soyez pas prévenu contre lui.

LOUISE.

Je ne sai si ce sont des préventions: mais je ne saurois nier que je ne sois irrité contre cet animal, depuis l'autre-jour, que le Chat de la maison m'enleva un beau Serin de Canarie & le sacrifia à sa gourmandise.

CHARLOTTE.

Vous n'avez pas tort d'être indisposé contre lui; un Chat ne devroit pas s'oublier de la sorte: mais je tâcherai de faire sa paix avec vous.

LOUISE.

J'y consens, pourvû qu'on me donne caution pour l'avenir. Etalez-moi donc, s'il vous plaît, ses autres belles qualités; je ne me les rapelle pas.

B 2

CHAB.

CHARLOTTE.

N'avez-vous jamais été frappé agréablement à la vue d'un jeune Chat, qui se joue avec un peloton de fil, ou avec quelque chose de semblable? & n'avez-vous jamais admiré ce maintien ironique, avec lequel il pousse de sa patte ce peloton en tout sens, avec une dextérité & une grace merveilleuse?

LOUISE.

J'admire encore plus cette agilité incomparable, avec laquelle il fond comme un éclair sur une souris indifférente. Mais je crois qu'il ne prend les souris que par un effet de l'habitude qu'il a à voler.

CHARLOTTE.

Doucement. Ce qu'on peut expliquer en bien, il ne faut jamais l'expliquer en mal: pourquoi ne pas dire plutôt que c'est par affection pour son maître?

LOUISE.

Oh! oh! l'affection pour son maître n'est pas l'appanage du Chat: c'est une qualité réservée au Chien.

CHARLOTTE.

Je sais que vous êtes prévenue pour le Chien, & je consens que vous l'aimiez, pourvu que ce ne soit point aux dépens du Chat. N'admirez-vous pas la peau tavelée & unie de ce dernier, & la finesse de son poil?

LOUISE.

Pour moi j'ai souvent considéré avec plaisir son minois hypocrite, & cette posture grave & imposante, avec laquelle il semble méditer sur des choses de grande importance, appuyé sur ses quatre pattes, dont les deux jambes de devant ressemblent à deux colonnes qui soutiennent la tête du Chat.

CHAR-

CHARLOTTE.

Et que dire de cette belle queue, dont les taches sont distribuées en ondes & qu'il fait mouvoir en cadence; de cette queue qui semble être quelque animal séparé?

LOUISE.

On impute cependant à cet animal des qualités qui ne lui font guères d'honneur; on l'accuse de fausseté & de trahison.

CHARLOTTE.

Bon! N'en fait-on pas de même à l'égard des plus honnêtes-gens? Vous savez bien que le monde est médifant. D'ailleurs tous les Chats n'ont pas les mêmes inclinations: j'en connois qui ont des qualités toutes opposées à celles d'autres Chats.

LOUISE.

Gardez-vous d'un Chat en furie, il vous égorgeroit.

CHARLOTTE.

Gardez-vous d'un Duëlliste, à qui la colère, la rage, & les préjugés d'un faux honneur ont fait perdre l'honneur, le jugement & la raison. Un tel homme vous massacreroit pour une parole mal entendue.

LOUISE.

Il est vrai que l'horreur de leurs sentimens révolte l'humanité, s'entend des agresseurs: ils ne font guères d'honneur à un siècle aussi éclairé que le nôtre.

CHARLOTTE.

Les anciens qui n'avoient pas moins de courage, d'honneur, & de vertu que les modernes, ne se battoient point en duel: ils réservoient leur courage pour

combattre les ennemis de la patrie. Mais je remarque que nous nous écartons de notre sujet. Revenons à *Rominagrobis*.

LOUISE.

Qu'entendez-vous par *Rominagrobis*? Voilà un terme fort burlesque.

CHARLOTTE.

Aussi est-il d'invention poétique. Vous savez que les Poètes ont des termes privilégiés: Celui-ci veut dire un Chat en leur style.

LOUISE.

Pour celui-là je ne l'aurois pas deviné. Eh bien, quelles merveilles m'en direz-vous encore?

CHARLOTTE.

Ses qualités vous sont aussi bien connues qu'à moi-même, & vous savez que de tout temps on a eu de grandes attentions pour les Chats: les poèmes & les inscriptions que l'on conserve encore en font foi.

LOUISE.

Oui, je fais bien que dès long-tems quantité de personnes ont eu un amour idolâtre pour cet animal: mais je trouve qu'on a eu la même foiblesse pour les Chiens, pour les Chevaux & pour les Oiseaux.

CHARLOTTE.

Il n'est que trop vrai, & je vous avoue que je ne saurois approuver cette passion. Ce qu'il y a de bon & de beau dans le monde peut bien mériter notre estime & une affection réglée: mais rien hors de Dieu ne doit captiver notre cœur.

LOUISE.

LOUISE.

Voilà parler en Théologien. Cependant comme Dieu est l'auteur de tout ce qu'il y a de plus beau & de plus aimable, & que toutes les choses de ce monde périssent avec leur beauté: au lieu que Dieu subsiste toujours, & qu'il peut reproduire des beautés & des charmes à l'infini, il n'y a rien de plus raisonnable, pour être souverainement heureux, que de se donner tout entier à lui.

CHARLOTTE.

On ne peut pas raisonner plus juste.

LOUISE.

Vous avez oublié de dire que les Egyptiens rendoient des honneurs divins à ces animaux.

CHARLOTTE.

Je l'ai fait à dessein. Ce culte ne fesoit pas beaucoup d'honneur au discernement des Egyptiens, puisqu'ils rendoient le même culte aux Souris.

LOUISE.

Je me souviens d'une Princesse qui fesoit souffrir les supplices les plus violens à ceux qui fesoient le moindre mal à l'un de ses Chats, soit à dessein, soit par mégarde. Personne ne sauroit pousser plus loin l'idolâtrie que cette Dame: Non contente, de choyer ces animaux, auxquels elle donnoit des noms illustres, elle conservoit soigneusement leurs cendres après leur mort, parce qu'elle les croyoit immortels.

CHARLOTTE.

Chut! Les Princes n'aiment pas qu'on relève leurs défauts. Ne vous souvenez-vous pas qu'un Chat Anglois fit faire une grande fortune à son Maître?

B 4

LOUISE.

LOUISE.

Vous voulez peut-être parler de Whittington, dont j'ai sù l'histoire: mais comme elle m'est échappée de la mémoire vous m'obligerez de me la retracer.

CHARLOTTE.

Il est juste de vous satisfaire; la voici: *Richard Whittington* étoit né à la Campagne, à quelque peu de distance de Londres, dans un lieu & de parens fort obscurs: mais il avoit reçu de la Nature un esprit & un cœur parfaitement bien faits. Ne pouvant subsister à la Campagne il s'en vint à Londres, couvert de hillons, & pressé de la faim. Là il trouva un Marchand nommé Fizwarren, qui touché de sa misère le mit dans la Cuisine, en qualité de Marmiton. Il se fit bientôt aimer & estimer de tous ceux de la maison, par les manières souples & insinuantes; excepté de la Cuisinière qui le tourmentoit & le maltraitoit jusqu'à lui jeter à la tête le premier meuble qu'elle rencontroit. Il s'en vengea dans la suite d'une manière qui lui fit beaucoup d'honneur & qui marque la noblesse de son ame.

Un jour que le Maître de la maison, qui étoit déjà fort riche, seloit parti un Vaisseau pour aller trafiquer, il demanda à Whittington ce qu'il vouloit hazarder sur ce Vaisseau, & l'exhorta de ne pas négliger l'occasion. Il répondit, Qu'il n'avoit pas un sou dont il pût disposer, & qu'il se voyoit hors d'état de hazarder la moindre chose. Interrogé pour la seconde fois s'il ne pouvoit rien du tout contribuer? il répondit avec beaucoup de soumission, Qu'il ne possédoit absolument rien, sinon un Chat, qu'il avoit acheté pour se garantir des souris & des rats qui ne lui laissoient aucun repos, & que pour cette raison il auroit même bien de la peine à s'en débarrasser. Le Marchand insista, lui recommandant de mettre ce Chat à la

la

la grosse aventure, & de le porter incessamment à bord du Vaisseau qui alloit partir. Whittington obéit, quoi qu'à regret, & le Vaisseau partit sous les auspices les plus favorables.

LOUISE.

Il ne manqua pas de souhaiter à son Chat un heureux voyage.

CHARLOTTE.

Il survint cependant une tempête qui jeta le Vaisseau sur les côtes de Barbarie, en un lieu où jusqu'alors aucun Vaisseau Anglois ni Européan n'étoit venu trafiquer. L'or y étoit en aussi grande abondance que le plomb. Les Anglois y furent si bien reçus avec leurs marchandises, que le Roi du pays acheta toute la charge du Vaisseau, & voulut encore les régaler à sa table, avant que de les laisser partir.

A peine eut-on servi, qu'une multitude de rats & de souris, se répandit de tous côtés sur les tapis * & se mirent à ronger les viandes. Le Facteur du Vaisseau surpris de ce qu'il voyoit, demanda à un des Gentilshommes du Roi, „Si c'étoit pour le plaisir qu'ils „conservoient ces animaux, & s'ils ne leur fesoient „point de mal? „ On lui fit réponse, Qu'on ne les souffroit qu'avec peine & que parce qu'on ne pouvoit les extirper à cause du grand nombre. Le Gentilhomme ajouta, „Que le Roi donneroit bien la moitié „de son revenu à quiconque pourroit en débarrasser la „Cour. Que non-seulement sa Table en fourmilloit, „mais aussi sa chambre à coucher, jusques-là qu'il „n'osoit se mettre au lit qu'il n'eût posé des gardes pour „écarter ces animaux de son chevet, afin qu'il pût reposer. Si ce n'est que cela, dit le Facteur, j'ai une

B 5

„bête

* C'est la coutume chez les Turcs de manger à terre, assis sur des tapis, les jambes croisées.

„bête sur mon bord qui garantira sûrement & promtement le Roi des attentats de ces animaux. Le Roi entendant cela se lève, embrasse le Facteur & lui dit, „Que s'il pouvoit lui procurer une telle bête, il remplieroit son vaisseau d'or, d'argent & de perles. „Alors le Facteur étant allé prendre le Chat, le fit voir au Roi, & lâcha en même tems Raton * parmi les souris, qu'il égorgea les unes après les autres, puis en fit un tas, comme un trophée, en mémoire de sa victoire.

LOUISE.

Voilà un Chat de mérite!

CHARLOTTE.

Ce n'est pourtant que ce que font la plupart des Chats. Le Roi & ses Courtisans admirant le courage, l'adresse & la vigilance du Chat, ne voulut rien épargner pour en faire l'acquisition, sur-tout lors qu'il apprit que c'étoit une Chatte qui mettroit bientôt bas, & qui pourroit au bout de quelque tems peupler de Chats tout son Royaume. Il donna au Facteur, pour le Chat seul, plus qu'il n'avoit donné pour la charge de tout le Vaisseau.

LOUISE.

Courage, Whittington! tu sortiras bientôt de la Cuisine.

CHARLOTTE.

Le Vaisseau retourna heureusement en Angleterre avec tous ces trésors, & le Facteur fit remarquer au Marchand ceux qu'il avoit recus pour le Chat de Whittington. Le généreux Marchand les remit au jeune-homme, sans en garder la moindre chose pour lui. Whittington ne savoit que penser de lce qu'il voyoit. Il crut d'abord qu'on vouloit se moquer de lui;

* Autre nom par lequel on désigne le Chat.

lui: mais lors qu'il fut, à n'en plus douter, que ces richesses lui appartenoint, son premier soin fut de tomber à genoux, & de rendre graces à Dieu de ce qu'il avoit bien voulu jeter les yeux sur une aussi vile & abjecte créature qu'il étoit; & pour témoigner sa reconnoissance envers son maître, il mit tous ces trésors à ses pieds, l'assurant que tout ce qu'il possédoit maintenant étoit à son service. Son Maître l'ayant remercié, sans rien accepter de lui, il se tourna vers la fille de la maison, & lui dit, en s'inclinant profondément: „Que si elle avoit un jour envie de se marier, il contribueroit volontiers de tous ses biens pour lui faire „avoir le plus riche parti de la ville, en reconnoissance „de l'intention qu'elle avoit eue, de vouloir contri- „buër de sa bourse pour lui fournir dequoi trafiquer, „bien que son père ne l'eût pas voulu permettre. Il fit aussi des largesses à tous ceux qui avoient été employés sur le vaisseau, & même envers tous les domestiques de la maison, chacun selon sa condition. Pour se venger de l'inhumaine Cuisinière, il lui fit une dot de cent Livres sterlings, ou de 500 écus.

LOUISE.

Voilà une sorte de vengeance peu commune: Whittington fut-il marié?

CHARLOTTE.

Quand Whittington fut équipé, il avoit tout un autre air qu'auparavant. On l'eut pris pour un autre homme. Comme outre cela il avoit un grand sens & que ses mœurs étoient pures & innocentes, Fitzwarren résolut de le donner pour Epoux à sa fille, qui, à cause de la régularité de sa conduite, avoit déjà conçu de l'estime pour lui dans son état d'humiliation. Le parti fut accepté, & les nœces se célébrèrent avec beaucoup de pompe & d'éclat.

LOUISE.

LOUISE.

Whittington étoit digne d'une telle fortune. En demeura-t-il là?

CHARLOTTE.

Sa modestie, jointe aux qualités de son esprit, lui concilia l'estime & l'amitié de tout le monde, & le firent parvenir aux plus grandes charges de la ville de Londres. Il fut d'abord fait Aldermann, puis Schérif, & en 1397 il fut fait pour la première fois Lord-Maire, charge considérable, dont il fut revêtu trois fois, la dernière fois en 1419. Il mourut enfin rassasié de jours, environ l'an 1455, regretté des pauvres & de tous les gens de bien.

LOUISE.

Il me tarde d'apprendre l'usage qu'il fit de ses trésors.

CHARLOTTE.

Il en fit un très noble usage. Il fonda des Hôpitaux & des Collèges, où il entretenoit certain nombre de personnes pour la lecture del'Ecriture Sainte: Un de ces Collèges se nomme encore aujourd'hui le Collège de Whittington. Il renta aussi plusieurs Eglises. Il eut en plusieurs occasions l'honneur de traiter le Roi, qui eut toujours pour lui une affection, telle qu'il est rare qu'un Prince en ait pour son sujet. Il vécut sous quatre Rois d'Angleterre; sous Richard II. sous Henri IV. sous Henri V. & sous Henri VI. C'est sous ce dernier qu'il se vit au comble de la fortune.

LOUISE.

Les aventures de Whittington m'ont charmé. Quand on a autant de mérite & de modestie qu'il en avoit, on ne donne point de prise à l'envie. D'ailleurs il est rare que la Fortune s'allie avec la Vertu. Mais il est tems de revenir au Chat. Celui de Whittington

tington enrichit son Maître; qui sait si les Chiens & les Chevaux ne pourroient pas nous fournir de semblables exemples?

CHARLOTTE.

Je ne suis pas assez versé dans l'histoire de ces animaux, pour en parler avec certitude.

LOUISE.

Vous n'avez pas dit un mot de ses yeux dorés.

CHARLOTTE.

Les yeux dorés ne sont guères à la mode. Je ne fais s'ils peuvent donner beaucoup de relief à la beauté.

LOUISE.

C'est selon: Les goûts sont différens.

CHARLOTTE.

A propos, avez-vous observé que les Chats ont de deux sortes de pattes, ou qu'ils ont la patte & la griffe?

LOUISE.

Comment, s'il vous plaît?

CHARLOTTE.

Ils ont une patte pour caresser, & une griffe pour attaquer, ou pour se défendre.

LOUISE.

Mais n'est-ce pas toujours la même patte?

CHARLOTTE.

Pas tout-à-fait. Car lors qu'ils veulent attaquer ou se défendre, ils présentent une patte armée d'ongles aigus ou étendus, & c'est proprement ce qu'on appelle la griffe du Chat; au lieu que quand ils veulent

lent caresser, ils replient leurs ongles en dedans, & passent en cet état la patte sur quelqu'un: c'est là ce qu'on appelle proprement *la patte de Velours*.

LOUISE.

La distinction est fort juste. Mais je voudrois bien savoir ce que vous pensez de son miaulement & de son roulement de voix. Ceux de la maison m'ont causé cette nuit une frayeur horrible: tantôt je croyois entendre un enfant qui se pâmoit; tantôt il me sembloit que ce fût une troupe de Lutins qui s'étoient emparés de la maison.

CHARLOTTE.

Pour des Lutins je fais bien que vous n'en croyez pas: mais pour ce miaulement lugubre & animé, je conviens qu'il n'est pas trop agréable. Il n'y a cependant qu'à tenir son Chat dans sa chambre, & l'on n'aura rien à craindre de ces cris irréguliers.

LOUISE.

Ils ne se contentoient pas de crier & de miauler; ils étoient réellement aux prises, & il me semble les avoir entendu trépigner, soufler, s'élancer l'un contre l'autre, & se terrasser.

CHARLOTTE.

Je n'ai jamais entendu ce sabbat; mais ma sœur dit l'avoir entendu plusieurs fois. Je suis fâché pour l'honneur des Chats qu'ils se gouvernent si mal pendant la nuit. Mais il faut bien leur passer quelque-chose, en faveur de l'utilité que nous en retirons.

LOUISE.

C'est ce que je fais volontiers, en dépit des souris, qui sont des animaux abominables & pour lesquelles j'ai une aversion insurmontable.

CHARLOTTE.

Avez-vous entendu les Chats *filer au ronet*, ou ronfler?

LOUISE.

LOUISE.

J'en ai désaccoutumé le mien; & quand il veut quelque chose, au lieu de ronfler, il se contente de miauler doucement.

CHARLOTTE.

Voilà un chat bien élevé. Ma Tante voudroit bien désaccoutumer le sien de dérober.

LOUISE.

La chose n'est pas impossible; si elle veut, je lui en seignerai un moyen de le faire fuir par un simple sifflement.

CHARLOTTE.

Vous lui feriez bien du plaisir. Cela seroit plaisant s'il n'y avoit qu'à siffler quand on le verroit guetter des oiseaux, ou quelque friandise, pour l'en détourner.

LOUISE.

Quand le vôtre aura fait quelque coup de Maître; vous n'aurez qu'à l'attacher au pied de la table, & lui faire sentir le fouet durant un demi quart-d'heure toujours en sifflant, puis le détacher. Quand une autre fois il entendra siffler il se mettra à courir à toutes jambes, comme s'il avoit déjà le fouet sur le dos.

CHARLOTTE.

La chose est assez probable.

LOUISE.

Elle est fondée sur l'expérience; mais le remède est un peu violent.

CHARLOTTE.

Voici des vers qu'on m'a communiqués & qui viennent sans doute d'une personne fort passionnée pour les Chats; vous en jugerez. Le Poëme est un Rondeau.

RON-

* * * * *

R O N D E A U

SUR LA MÔRT

D' U N C H A T.

Griset est mort ! Une noire furie,
Des jeux, des ris, des amours ennemie,
En trahison a pris ce Chat si beau.
Pleurez mes yeux & fondez-vous en eau,
Vous n'avez plus rien à voir dans la vie.

Malgré cent tours d'agréable folie:
Malgré sa peau tavelée & polie,
Sa longue queue & son petit museau,
Griset est mort.

Des Chats mignons une troupe choisie,
Pour faire honneur à son ombre chérie
Toutes les nuits vient dessus son tombeau
Verser le sang d'un rat ou d'un moineau ;
Puis miaulant d'un air triste, elle crie :
Griset est mort.

L O U I S E.

Ces vers sont ingénieux, mais il me semble qu'ils
sont trop passionnés pour un Chat. Il les faut regarder
comme un effet de l'enthousiasme du Poëte.

C H A R L O T T E.

On est libre là-dessus.*

* On peut conférer, au sujet de ce qui a été dit du Chien & du
Chat, la comparaison que M. Holberg fait de ces deux animaux
dans le II Tome de ses Lettres No. xxxiv.

L E S



LES QUALITÉS DU BARBET.

DIALOGUE

ENTRE

CHARLOTTE ET LOUISE.

LOUISE.

Je m'attens que vous me parlerez aujourd'hui de quelque sorte de Chiens, que je ne connois pas bien encore.

CHARLOTTE.

Si vous voulez je vous entretiendrai du Barbet.

LOUISE.

Quelle Bête est - ce qu'un Barbet? Seroit - ce un Chien qui a de la barbe?

CHARLOTTE.

Tout juste: il en a par tout le corps; si vous n'aimez mieux dire qu'il est velu & couvert de longs poils.

LOUISE.

J'ai toujours eu peur de ces sortes de Chiens; je crois qu'ils sont bien méchants.

CHARLOTTE.

Pas tant que vous croiriez. Mon frère en a un dont il fait tout ce qu'il veut: il ne le donneroit pas pour beaucoup d'argent.

LOUISE.

Je serois bien aise de connoître ses bonnes qualités: pour moi quand je le rencontre je crains toujours qu'il ne me morde.

C

CHAR.

***** CHARLOTTE.

Les Chiens ne mordent pas, à moins qu'on ne les agace. Mais pour vous faire mieux connoître celui de mon frère, je vais vous communiquer l'Eloge qu'il en fit l'autre-jour à un de ses amis: vous verrez par ce qu'il en dit, que les Barbers n'ont rien de méchant que la mine.

LOUISE.

Je suis impatiente de vous entendre.

CHARLOTTE.

Voici l'Eloge. „* Mon Chien se nomme Mouf-
„ti; c'est le Roi des Barbers. Il a dans sa figure tout
„ce qu'il faut pour plaire; beau poil, grande coiffure,
„amples moustaches, palatine & engageantes toujours
„blanches **. Rien ne lui manque. Chien bien
„élevé avec cela, & qui a fait ses exercices avec di-
„stinction. Il sait chasser, danser, sauter, & faire
„cent tours d'adresse. Entre autres il apporte à toute
„une compagnie toutes les cartes que chacun a
„nommées.

„Mais ce qui me divertit le plus dans Moufti, ce
„sont ses manières & ses petites ruses naturelles. Que
„je prenne mes livres pour m'en aller au Collège, mon
„pauvre Chien qui va être trois heures sans me voir
„prend un air sombre & rechigné, comme si on lui
„fesoit grand tort. Il se plante vis à vis la porte, &
„attend là le moment où il me reverra.

„Qu'au lieu de mes livres je prenne mon épée, ou
„que je lâche seulement le mot de promenade, il va
„conter sa bonne fortune à toute la maison: il monte,
„il descend, il tourne, & se met quelque-fois à japer
„d'une façon qui donne envie de rire à tout le monde.
„Si je tarde à sortir, il semble soupçonner ce que je
„ferai

* Voyez le Spectacle de la Nature, Tome I. p. 345 Edition d'Hollande.

** Des raies blanches autour du cou & autour des jambes.

„ferai de lui. Il décampe par provision, & s'en va
 „m'attendre à trente pas du logis, au premier carre-
 „four, plein d'espérance d'être de la partie. Lui dit-
 „on qu'il n'en sera pas? il fait d'abord ses remontran-
 „ces, & essaie de faire révoquer l'ordre. Il a l'air di-
 „gne de compassion, quand on lui apprend nettement
 „qu'il faut rentrer: mais il n'y a sorte de reconnois-
 „sance que je n'en reçoive quand je lui dis: Partons.
 „C'est toute autre chose, après une absence de quel-
 „ques jours. Il semble que je revienne exprès pour
 „lui. Il extravague en ce moment, & deux heures
 „ne suffisent pas pour me dire tout ce qu'il a dans le
 „cœur.

„Son amitié ne se borne point là. Il semble veiller
 „nuit & jour, pour empêcher qu'on ne me fasse tort.
 „Il entend tout; il m'avertit de tout. Il a toujours la
 „dent prête contre tous ceux qu'il ne connoit pas:
 „mais il n'en fait usage que selon mes ordres. Il voit
 „dans mes yeux ce qu'il faut faire, & quand on m'at-
 „taque, une épée nue ne l'arrêteroit pas. Il y a quel-
 „ques mois que je commençai pour la première fois à
 „faire des armes: je vis l'heure qu'il arracheroit le gras
 „de la jambe au Maître d'escrime *. Depuis ce temps-
 „là ils sont brouillés à n'en plus revenir: il faut les
 „séparer.

„Mais tous les tours les plus ingénieux qu'on puisse
 „apprendre à un Chien ne sont pas, à beaucoup près,
 „aussi estimables que cette amitié si vive & si coura-
 „geuse qu'il montre pour son Maître; & l'on voit bien
 „que Dieu a mis le Chien auprès de l'homme, pour
 „lui servir de compagnie, d'aide & de défense.

LOUISE.

Me voilà réconciliée avec le Barbet; je ne crains
 plus qu'il me fasse du mal.

C 2

CHAR-

* Maître d'escrime, vaut autant que Maître d'armes.

CHARLOTTE.

Sur-tout si vous le caressez, ou que vous le régaliez de quelque os moelleux.

LOUISE.

Je lui en destine plusieurs; j'espère qu'il sera content de moi.

CHARLOTTE.

La bienfaisance est le meilleur moyen de gagner les gens.

LOUISE.

Est ce là tout ce que vous aviez à me dire sur le Chien?

CHARLOTTE.

Voici encore quelques vers qui renferment en gros ce que nous en avons dit, ou qui achevent de le peindre.

LOUISE.

Vous savez que j'aime les vers; je vous écoute.

CHARLOTTE.

Sans aller chercher loin des objets de tendresse,
Contemplez seulement ce Chien qui me caresse.
Avouez, si pourtant vous connoissez l'amour,
Qu'il a bien de mon cœur mérité le retour.

A mes commandemens quelle oreille attentive!

Fût-il obéissance & plus prompte & plus vive!

Je l'appelle, il accourt: je me lève, il me suit:

Je m'arrête, il attend; je le chasse, il s'enfuit.

Ses soupirs, son oeil triste & sa tête baissée

Expriment sa douleur & prouvent sa pensée.

Un rival indiscret ose-t-il me toucher?

Sa jalouse fureur brule de l'écarter.

Je m'éloigne, quel trouble! & quelle impatience!

Que de gémissemens pour un moment d'absence!

Je reviens: quels transports! Que de soins empressés!

Transports toujours nouveaux, soins désintéressés.

Ardent, soumis, fidèle, il m'aime, sans prétendre

Que quelque heure à me voir & le reste à m'attendre.

L'ANE

L' A N E.

DIALOGUE

ENTRE

CHARLES ET LOUIS.

LOUIS.

Outre le Barbet, pour lequel vous m'avez-vu de la répugnance, il y a encore un autre animal que j'ai de la peine à souffrir, & je serois bien aise de savoir votre disposition à son égard & ce que vous en pensez.

CHARLES.

Je voudrois pouvoir venir à bout de vous réconcilier avec ceux dont nous ne pouvons pas toujours éviter la vue ou la rencontre. Quel est celui qui a pu mériter votre indignation?

LOUIS.

Le nom seul fait rire: je ne sai si je l'ose nommer.

CHARLES.

Je suis bien trompé si ce n'est l'Ane: la pauvre bête est en butte à tout le monde.

LOUIS.

Vous l'avez deviné, Charles; c'est Sire Aliboron.

CHARLES.

Aliboron est déjà un Sobriquet. Mais par quel endroit a-t-il eu le malheur de vous déplaire; est-ce par son chant ou par sa figure?

C 3

LOUIS.

LOUIS.

Autant par l'un que par l'autre. Il n'y a qu'à voir ses belles oreilles & l'entendre braire pour indisposer tout le monde contre lui.

CHARLES.

Il me semble, cher Louis, que vous soyez prévenu contre ce grave animal.

LOUIS.

Si je suis prévenu contre le Baudet, * je consens que vous me guérissiez de mes préjugés; car je n'ai point de plus grande passion que de connoître la Vérité.

CHARLES.

Il fait bon avoir à faire à des personnes aussi dociles que vous l'êtes; on ne peut guères manquer de réussir. Pour moi, sans m'ériger en Docteur, je vous dirai simplement ce que j'en pense & ce que j'en ai lu; vous serez libre d'en faire l'usage que vous voudrez.

LOUIS.

Je recevrai vos avis de bon cœur.

CHARLES.

Il faut avouer que l'Ane n'a pas les qualités aussi brillantes que le Cheval, mais il les a bonnes. Si l'on s'adresse à d'autres animaux pour les services distingués, celui-ci fournit au moins les plus nécessaires. Il n'a pas la voix tout-à-fait belle, mais une belle voix est un mérite bien mince parmi des gens solides. L'air noble est remplacé chez lui par une douce & modeste contenance.

* Baudet, autre nom par lequel on désigne l'Ane. La pauvre bête en a encore d'autres, dont le plus déshonorant est celui de Bourique. A l'égard de la voix on le nomme aussi *Rossignol d'Arcadie*, auquel on a coutume de comparer ceux qui n'ont pas la voix organisée pour bien chanter.

tenance. Et au lieu de ces manières si turbulentes & si irrégulières du Cheval qui incommode souvent plus qu'elles ne plaisent, l'Ane a une façon d'agir toute naïve & toute simple. Point d'air rengorgé, point de suffisance: il va uniment son chemin. Il ne va pas bien vite; mais il va de suite & longtemps. Il achève sa besogne sans bruit: il vous rend ses services avec persévérance, & ce qui est un grand point dans un domestique, il ne les fait point valoir.

Nul apprêt pour son repas: le premier chardon en fait l'affaire. Il ne se croit rien dû: on ne le voit jamais dégoûté: tout ce qu'on lui donne est bien reçu. Il goûte très bien les meilleures choses, & se contente honnêtement des plus mauvaises. Si on l'oublie & qu'on l'attache un peu loin de l'herbe, il prie son maître, le plus pathétiquement qu'il est possible, de pourvoir à ses besoins. Bien est-il juste qu'il vive. Il y emploie toute sa rhétorique. La harangue faite, il attend patiemment l'arrivée d'un peu de son ou de quelque feuillage inutile. A peine a-t-il achevé son repas à la hâte, qu'il reprend sa charge & se remet en marche, sans réplique ni murmure. Voilà certainement des manières estimables.

Où en seroient réduits les Vignerons, les Jardiniers, & la plupart des gens de la campagne, c'est à dire les deux tiers des hommes, s'il leur falloit d'autres hommes ou des chevaux, pour le transport de leurs marchandises & des matières qu'ils emploient? L'Ane est sans-cesse à leurs secours. Il porte le fruit, les herbagés, les peaux des bêtes, le charbon, le bois, la tuile, la brique, le plâtre, la chaux, la paille & le fumier. Tout ce qu'il y a de plus abjet est son lot ordinaire. C'est un grand ouvrage pour cette multitude d'ouvriers & pour nous, de trouver un animal doux, vi-

goureux & infatigable, qui sans frais & sans orgueil remplisse nos villages & nos villes de toutes sortes de commodités. Une comparaison achèvera de nous mieux faire sentir l'utilité de ses services, & de les tirer en quelque sorte de leur obscurité.

Le Cheval ressemble à ces nations qui aiment le brillant & le fracas; qui sautent & dansent toujours; qui s'occupent beaucoup des dehors, & qui mettent de l'enjouement par-tout. Elles sont admirables dans les actions distinguées & décisives: mais souvent leur feu dégénère en fougue. Elles s'emporent: elles s'épuisent & perdent leurs plus beaux avantages, faute de ménagement & de modération.

L'Ane au contraire ressemble à ces peuples naturellement épais & pacifiques, qui connoissent le labourage & le commerce, & rien de plus, vont leur train sans distraction & achèvent d'un air sérieux & opiniâtre tout ce qu'ils ont une fois entrepris.*

Louis.

Vous ne vous y prenez pas mal dans les causes que vous plaidez: il faudroit vous charger de celles qui sont le plus désespérées.

CHARLES.

Je ne me chargerois d'aucune, à moins qu'elle n'eût la justice pour base & pour fondement.

* Spectacle de la Nature, T. I. Entretien XII.



LE



LE PERROQUET.

DIALOGUE

ENTRE

SOPHIE ET EUDOXE.

QUEL est cet Oiseau verd, que Madame votre Mère a dans son appartement? Il m'a paru un Oiseau étranger.

SOPHIE.

EUDOXE.

C'est ce qu'il est en effet; & il lui a fallu faire quelques centaines de lieues pour venir jusqu'ici.

SOPHIE.

Viendrait-il du Nouveau-Monde, ou de l'Amérique?

EUDOXE.

Vous avez mis le doigt dessus: il n'y a que six mois qu'il est débarqué.

SOPHIE.

S'il y avoit de belles Prisons, on pourroit dire que la sienne est fort belle.

EUDOXE.

Il y en a aussi peu que de laides Amours *. Par le mot de Prison vous voulez peut-être désigner la Cage.

C 5

SOPHIE.

* C'est un Proverbe connu: *Qu'il n'y a point de belles Prisons ni de laides Amours.*

SOPHIE.

Vous m'entendez de reste. Ne pourrois-je pas savoir le nom de cet illustre Prisonnier?

EUDOXE.

Je vais vous le dire sans détour: C'est un PERROQUET.

SOPHIE.

J'avois souvent entendu parler de Perroquet, sans savoir quel Oiseau c'étoit: je ne me le serois pas figuré si beau.

EUDOXE.

C'est aussi un Oiseau de distinction.

SOPHIE.

Qu'est-ce, s'il vous plaît, qui le distingue des autres Oiseaux?

EUDOXE.

Ce n'est pas son chant qui n'est guères agréable. C'est la beauté de sa raille, son port dégagé & imposant, le vif éclat de son plumage, & LA PAROLE.

SOPHIE.

Comment la Parole? Est-ce donc qu'il fait parler?

EUDOXE.

Il parle assez bien François, Allemand, Italien.

SOPHIE.

C'est donc le plus bel oiseau du monde, ou le plus accompli.

EUDOXE.

Son extérieur est assez beau; sa tournure & ses couleurs sont belles; mais aussi c'est tout.

SOPHIE.

Comment! Vous n'êtes pas contente de cela? Faites-vous donc si peu de cas de ce que tant de monde admire?

EUDO-

EUDOXE.

J'en fais le cas qu'il mérite; mais cela ne me satisfait pas encore.

SOPHIE.

Vous voulez peut-être dire que les qualités de son Esprit ne répondent pas à celles de son Corps.

EUDOXE.

C'est cela; & je voudrois un peu moins de brillant & plus de solide.

SOPHIE.

Les dons sont diversement partagés; & vous savez bien qu'en échange un Corps sans attraits & même difforme peut souvent loger une belle ame.

EUDOXE.

Qu'appellez-vous *une belle ame*, Sophie? Les ames ne sont pas visibles.

SOPHIE.

On les connoit à leurs opérations. Par belle ame j'entens celle qui est ornée d'Intelligence, de Sagesse & de Vertu.

EUDOXE.

C'est là l'idée qu'on en doit avoir. Mais quel usage votre Perroquet fait-il de la Parole? C'est ce que j'aurois envie de savoir.

SOPHIE.

Il ne se pique pas de bel esprit, & sa conversation n'est pas fort amusante. Il parle à tort à travers, & tout ce qu'il dit n'est qu'un jargon auquel il n'entend rien lui-même. De là vient que quand une personne parle beaucoup & sans jugement on a coutume de dire; *Qu'il parle comme un Perroquet.*

EUDO-

EUDOXE.

C'est sans doute une chose bien difficile que de leur apprendre à parler. Il y en a qui ont une telle volubilité de Langue qu'ils répètent tout ce qu'ils entendent dire.

SOPHIE.

La difficulté n'est pas si grande. On commence par leur délier la langue; c'est à dire qu'on leur coupe un petit fil de chair qu'ils ont sous la langue, & qui les empêche de la mouvoir en tout sens.

EUDOXE.

Et quand cela est fait?

SOPHIE.

Alors on parle souvent avec eux; ou pour mieux dire on leur répète souvent ce dont on veut qu'ils fassent le plus d'usage. Ces paroles dépendent du caprice du Maître, dont on peut quelquefois connoître les mœurs à son Perroquet.

EUDOXE.

C'est à dire que si le Maître est réglé dans ses mœurs, il dira des choses honnêtes à son Perroquet; sinon il lui apprendra des obscénités, à jurer &c.

SOPHIE.

Il y en a un dans le voisinage qui dit des injures à tout le monde.

EUDOXE.

Quoi que ces injures ne tirent pas à conséquence; il me semble pourtant que c'est abuser de ces animaux, & de leur faculté de parler, que de leur mettre des injures dans la bouche.

SOPHIE.

SOPHIE.

J'ai toujours été de cet avis. Savez-vous bien, Sophie, que les Perroquets sont susceptibles d'orgueil, & que quand on les loue ils étendent les ailes & font plusieurs gestes qui marquent leur satisfaction?

EUDOXE.

Non seulement d'orgueil, mais aussi de haine & d'animosité. Il y a des personnes qu'ils ne peuvent absolument souffrir: il y en a d'autres pour qui ils ont une préférence marquée. Ils mordent les premiers & caressent les derniers.

SOPHIE.

C'est ce qu'on a remarqué assez souvent. Celui de Madame la Comtesse de DONAH pouffoit l'affection jusqu'à lui faire des présents.

EUDOXE.

Et quel présent pouvoit-il lui faire?

SOPHIE.

Quand il n'avoit rien autre chose à lui donner, il tiroit de son estomac le dernier morceau qu'il avoit avalé, & le lui présentait avec son bec.

EUDOXE.

Je ne sais si ce présent étoit fort agréable; pour moi je m'en serois bien passé.

SOPHIE.

C'étoit toujours une marque de sa bonne volonté.

EUDOXE.

Que pensez-vous de son bec crochu?

SOPHIE.

Il me semble qu'il ne lui sied pas mal, & qu'il lui donne du relief.

EUDOXE.

EUDOXE.

Si ce n'est cela, il lui est au moins d'un grand secours pour ronger les livres & les meubles, quand il n'est pas renfermé.

SOPHIE.

Il ne faut pas tant mépriser les Perroquets; il y en a qui ont sauvé la vie à leurs Maîtres.

EUDOXE.

Ce seroit un exemple bien rare. Mais je serois curieux de savoir comment.

SOPHIE.

Ce fait se trouve dans l'Histoire des Empereurs de Constantinople; le voici:

Un fourbe dit au jeune Léon, fils de Basile, Empereur de Constantinople, qu'on vouloit poignarder son père; il lui persuada de cacher un poignard sous sa robe, pour le secourir dans ce danger. Ce traître avertit en même temps Basile, que son fils vouloit le poignarder, & qu'un tel jour il auroit un poignard caché sous ses habits. Le pauvre Prince fut surpris en cet état. Le moyen de se défendre d'une supercherie de cette nature? Il fut emprisonné, & l'on songeoit à le faire mourir; mais il échappa ce danger par une aventure assez étrange. Basile donnoit un grand repas à tous ses courtisans. Pendant le repas un Perroquet se mit à crier d'une manière fort lugubre: *Hélas! hélas! mon Seigneur & mon Maître Léon!* Tous les conviés en furent touchés & prirent ce moment pour prier l'Empereur de délivrer son fils qui lui accorda une grace, ou plutôt une justice due à son innocence.

EUDOXE.

Voilà une histoire singulière & qui tient du merveilleux. Ne diroit-on pas que ce Perroquet étoit inspiré?

SOPHIE.

SOPHIE.

Si vous voulez m'entendre, je vous en raconterai une autre qui ne le cède pas à celle-ci pour l'inspiration & qui vient de bonne main.

EUDOXE.

De qui? s'il vous plait.

SOPHIE.

Je l'ai trouvée dans les Mémoires du Chevalier Temple, Ambassadeur du Roi de la Grande-Bretagne auprès des Etats-Généraux des Provinces unies & Ministre Plénipotentiaire à la Paix de Nimègue.

EUDOXE.

Le nom seul en fait l'éloge: il me tarde de savoir ce qu'il dit du Perroquet.

SOPHIE.

Il n'a pas été témoin de la chose; mais il la tient d'une Personne fort respectable, savoir de l'illustre Prince Maurice de Nassau, qu'il avoit connu en Hollande. Voici comme ce Chevalier s'énonce à la page 66 de ses Mémoires: „Ce Prince, *dit-il*, me fit l'honneur „de me venir voir à son retour à la Haye, & avant „qu'il partit pour son Gouvernement de Clève. La „dernière fois que je le vis il me vint dans la pensée „de lui faire une question un peu curieuse. J'avois toujours eu envie de savoir de sa propre bouche, ce qu'il „y avoit de vrai dans une histoire que j'avois ouï dire „plusieurs fois, au sujet d'un Perroquet qu'il avoit „pendant son gouvernement du Brésil; & comme je „crus que je ne le verrois plus, je le priai de m'en „éclaircir. On disoit que ce Perroquet fesoit des questions & des réponses aussi justes qu'une Créature raisonnable.

„son-

„sonnable auroit pû faire; de sorte qu'on croyoit dans
 „la Maison de ce Prince que ce Perroquet étoit possé-
 „dé. J'avois appris toutes ces circonstances, & plu-
 „sieurs autres qu'on m'assuroit être véritables, ce qui
 „m'obligea de prier le Prince Maurice de me dire ce
 „qu'il y avoit de vrai. Il me répondit, avec sa franchi-
 „se ordinaire & en peu de mots, qu'il y avoit quelque
 „chose de véritable mais que la plus grande partie de
 „ce qu'on m'avoit dit, étoit faux. Il me dit que lors
 „qu'il fut sur le point de quitter le Brésil (dont il étoit
 „Gouverneur) il avoit oui parler de ce Perroquet, &
 „que bien qu'il crut qu'il n'y avoit rien de vrai dans
 „le récit qu'on lui en faisoit, il avoit eu la curiosité de
 „l'envoyer chercher; qu'il étoit fort vieux & fort gros,
 „& que lors qu'il vint dans la Salle où le Prince étoit
 „avec plusieurs Hollandois auprès de lui, le Perro-
 „quet dit d'abord qu'il les vit; *Quelle compagnie d'hom-*
 „*mes blancs est celle-ci?* On lui demanda en lui mon-
 „trant le Prince, *Qui il étoit?* Il répondit que c'étoit
 „quelque Général. On le fit approcher, & le Prince lui
 „demanda: *D'où venez-vous?* Il répondit *De Mari-*
 „*nan.* Le Prince: *A qui êtes-vous?* Le Perroquet:
 „*A un Portugais.* Le Prince: *Que fais-tu là?* Le Per-
 „roquet: *Je garde les Poules.* Le Prince se mit à rire,
 „& dit, *Vous gardez les Poules?* Le Perroquet répondit:
 „*Oui moi, & je sais bien faire chuc chuc,* mot qu'on a
 „accoutumé de dire quand on appelle les Poules. Je
 „rapporte les paroles de ce digne Dialogue en françois,
 „comme le Prince me les dit. Je lui demandai encore,
 „en quelle Langue parloit le Perroquet? Il me ré-
 „pondit que c'étoit en Brésilien. Je lui demandai s'il
 „entendoit cette Langue? Il me répondit que non,
 „mais qu'il avoit eu soin d'avoir deux Interprètes, un
 „Brésilien qui parloit Hollandois, & l'autre Hollandois
 „qui parloit Brésilien; qu'il les avoit interrogés sépa-
 „rément & qu'ils lui avoient rapporté tous deux les
 „mêmes

„mêmes paroles. Je n'ai pas voulu omettre cette Histoire, ajoute le Chevalier, parce qu'elle est extrêmement singulière, & qu'elle peut passer pour bonne: car j'ose dire au moins que ce Prince croyoit ce qu'il me disoit, ayant toujours passé pour un homme de bien & d'honneur. Je laisse aux Naturalistes à raisonner là-dessus & aux autres à croire ce qu'ils voudront.

EUDOXE.

Ces deux Histoires ont chacune leur prix. N'y a-t-il qu'une sorte de Perroquets?

SOPHIE.

Pardonnez-moi; il y en a de plusieurs sortes; dont les plus remarquables sont ceux qu'on nomme Perriques. Ils sont plus petits que celui que vous avez vu dans l'appartement de ma Mère, & ne sont pas plus gros qu'un Merle.

EUDOXE.

Ne diffèrent-ils des autres que dans la grandeur?

SOPHIE.

Les Perriques ont le plumage entièrement vert, à l'exception du ventre, du bord des ailes & de la queue, où ce vert est jaunâtre. Elles apprennent facilement à parler, & leur voix est fort éclatante.

EUDOXE.

Votre Perroquet est bien une fois aussi grand.

SOPHIE.

Les Perroquets possèdent encore un avantage qui leur est envié de bien des gens.

EUDOXE.

De quel avantage voulez-vous parler?

D

SOPHIE.

SOPHIE.

De celui d'une longue vie.

EUDOXE.

Les Perroquets vivoient - ils plus longtems que nos Vieillards?

SOPHIE.

Quand on a assez de soin des Perroquets, ils peuvent prolonger leur vie un siècle entier, ou l'espace de 100 ans.

EUDOXE.

Je n'aurois jamais cru qu'un Volatile * pût vivre si longtems. Car pour ce qui est du Phénix, dont quelques Auteurs disent qu'il vit 300, ou selon d'autres 500 ans, tout le monde fait que c'est une fable.

SOPHIE.

L'Académie Royale des Sciences de Paris, année 1747, fait mention d'un Perroquet de Florence, de la grandeur d'une Poule de trois mois, qui avoit une huppe rouge sur la tête. Il est dit que ce Perroquet étoit venu à Florence en 1633, qu'il y avoit vécu 100 années, & qu'avant cela il avoit déjà vingt ans, ensemble 134 ans.

EUDOXE.

Quel usage un homme d'esprit & de vertu ne pourroit-il pas faire d'une telle vie?

SOPHIE.

Ce ne sont pas toujours ceux qui vivent le plus longtems qui vivent le mieux.

EUDOXE.

Il vaut mieux vivre moins & vivre bien, que de vivre longtems & vivre mal.

SOPHIE.

* Une bête qui vole, ou un Oiseau.

SOPHIE.

Ceux qui vivent bien, vivent pour l'Eternité.

EUDOXE.

En dépit des Athées & des Libertins.

SOPHIE.

On trouvera peu de Perroquets d'un mérite si distingué, que celui dont M Pavillon fait l'éloge dans une épître à une certaine Dame.

EUDOXE.

Quel est cet éloge? Obligez-moi de me l'apprendre.

SOPHIE.

Le voici, autant que je peux m'en ressouvenir:

Ce petit Animal, plein de sens & d'esprit,
N'entend rien qu'il ne comprit;
Parla si bien françois tout le temps de sa vie,
Que si tout son mérite avoit été connu,
Assurément il auroit eu
Une place à l'Académie. *
De tous les Perroquets c'étoit le plus charmant:
Même à mordre il avoit une grace infinie;
Rongeoit les meubles proprement,
Et ne crioit que rarement.

EUDOXE.

Mr. Pavillon étoit Poëte; & vous savez que ces Messieurs ne sont pas fort scrupuleux au sujet de la vérité; sur-tout quand il s'agit de faire leur cour aux Dames.

* A l'Académie françoise.



LE
SERIN DE CANARIE.

DIALOGUE

ENTRE

MARIE ANNE ET THERESE.

MARIE ANNE.

Je viens vous voir, ma chere Thérèse, selon votre invitation & ma promesse.

THERESE.

Vous me faites le plus grand plaisir du monde, ma chere Marie Anne; vous savez bien que je ne saurois longtems me passer de vous. Prenez la peine de vous asseoir.

MARIE ANNE.

C'est ce que je vais faire sans cérémonie; eh bien, comment vous portez-vous?

THERESE.

Je me porte toujours bien quand j'ai le plaisir de vous voir, ma chere Marie Anne. Il me semble que vous vous portez bien aussi.

MARIE

MARIE ANNE.

Vous ne vous trompez pas, Thérèse; je me porte à merveilles. Mais parlons sincèrement.

THERÈSE.

Je ne parle jamais contre mon cœur, Marie Anne; pourquoi me faites-vous cette proposition?

MARIE ANNE.

Parce que vous avez dit, que vous vous portiez toujours bien, quand vous me voyiez. Est-ce là parler sincèrement?

THERÈSE.

Pourquoi non? Ne savez-vous pas que l'Amitié est une Vertu magique, & qu'on a vu plusieurs malades guérir par la simple vue de leurs Amis?

MARIE ANNE.

Il est bien vrai que la confiance d'un malade envers son Médecin produit aussi le même effet. Mais je crois que cela ne doit s'entendre que des maladies de l'Esprit, comme de l'Inquiétude, du Chagrin & de la Mélancholie. Mr. le Professeur JUNKER pourra vous en dire des nouvelles.

THERÈSE.

Je ne prétens pas étendre plus loin les Vertus de l'Amitié dans la curation des maladies. Etes-vous contente de mon explication?

MARIE ANNE.

Très contente, d'autant plus que j'en ai souvent fait l'expérience. Votre seule présence a souvent fait sur mon esprit un meilleur effet que toute la boutique de l'Apoticaire.

D 3

THE.

THERESE.

Voilà ce que je demandois, c'est à dire que nous fussions d'accord.

MARIE ANNE.

Eh, comment ne le serions-nous pas? j'espère que nous le serons toujours; & je ne vous ai fait cette proposition que pour éclaircir & confirmer nos sentimens réciproques au sujet de l'amitié. Mais quel aimable Chantre avez-vous là suspendu? Il a la voix si mélodieuse, & en même tems si forte que j'ai eu de la peine à me faire entendre pendant qu'il chantoit.

THERESE.

C'est un Serin de Canarie, dont on m'a fait présent. Il ne reçoit le jour que par une petite ouverture, afin qu'il ne soit pas distrait par la diversité des objets & qu'il vaque mieux à ses leçons.

MARIE ANNE.

Vous le faites donc instruire?

THERESE.

Oui; je fais venir tous les jours, excepté les jours de fête, un Musicien de la Cour, qui lui donne leçon sur le flageolet.

MARIE ANNE.

Il a déjà bien profité. Depuis quand, s'il vous plaît, le faites-vous instruire?

THERESE.

Depuis six mois, ou environ.

MARIE

MARIE ANNE.

Il n'a pas mal employé son tems. Je connois des personnes qu'on a enseignées plus d'un an, & qui n'en savent pas tant que votre Serin.

THERESE.

Il y a toujours un naturel plus docile que l'autre.

MARIE ANNE.

Oui; mais c'est une espèce de honte à l'humanité que de se voir surpasser par des animaux.

THERESE.

J'en conviens: mais en échange les hommes ont beaucoup d'autres prérogatives que Dieu a refusé aux animaux: le talent de la Raison est de ce nombre.

MARIE ANNE.

Il est vrai que la faculté de raisonner est un grand avantage que les hommes ont sur les animaux. Cependant il vaudroit mieux pour beaucoup de personnes de n'avoir jamais connu la raison que d'en faire un si mauvais usage qu'ils en font. Ils risqueroient beaucoup moins s'ils avoient été du nombre des Serins.

THERESE.

Ce qui auroit dû les rendre heureux cause leur malheur. Mais ne touchons pas cette corde-là; la matière nous mèneroit trop loin. Avez-vous déjà vu mon Serin de près?

MARIE ANNE.

Non, je n'ai fait que l'entendre; je souhaiterois bien de le voir.

D 4

THERESE.

THERESE.

Vous serez d'abord satisfaite. Descends mon 'petit mignon. Ouvrez maintenant le rideau qui le couvre, & le contemplez à loisir.

MARIE ANNE.

Comment? C'est là l'oiseau qui m'a amusé jusqu'ici! En vérité je n'aurois pas cru qu'une si petite créature pût faire tant de bruit, ni qu'il pût former de si beaux accens. Je ne saurois revenir de ma surprise.

THERESE.

La Sagesse de Dieu n'éclate pas moins dans les petites choses que dans les grandes; & en toutes ces choses il est entièrement libre.

MARIE ANNE.

Mais il me semble que votre Serin fait le méchant. Voyez comme il gronde, comme il bat des ailes & qu'il ouvre le bec; je crois qu'il vous veut mordre.

THERESE.

Ce n'est que pour badiner; il en use ordinairement de la sorte quand je lui donne à manger; & quand je lui présente le doigt il mord effectivement, mais c'est plutôt pour la forme que pour me faire mal.

MARIE ANNE.

Je crois aussi que c'est parce que son bec n'est pas assez fort. Mais pourquoi appelle-t-on ces oiseaux des Serins de Canarie? Nos Serins ne diffèrent guères pour la figure, mais il s'en faut beaucoup qu'ils ne chantent si bien.

THERESE.

THERESE.

C'est parce que ceux-là sont originaires des Iles Canaries, qui sont leur pays natal & où ils ne sont point renfermés.

MARIE ANNE.

Qu'est-ce que les Iles Canaries?

THERESE.

Ce sont des Iles très fertiles, situées en Afrique & dans la Mer Atlantique, dont la ville capitale se nomme Canarie. Le climat y est fort doux & l'air fort sain. Ces Iles sont aussi très fertiles, sur-tout en vin, en blé & en sucre. On y fait trois récoltes par an, & elles abondent en toutes sortes de fruits. Les romarins, les lauriers, les orangers, les citronniers y sont aussi communs que la sauge, les pommiers & les poiriers le sont parmi nous, & n'y sont point endommagés par l'hyver.

MARIE ANNE.

C'est donc une espèce de Paradis terrestre. C'est dommage qu'il soit si éloigné de nos contrées.

THERESE.

N'auriez-vous pas envie d'y aller faire un tour?

MARIE ANNE.

Vous m'en faites presque venir l'eau à la bouche, Mais votre Serin viendrait-il de ces lieux-là?

THERESE

Non pas pour sa personne; mais ses ancêtres en sont venus. Ils ne sont chez nous que prisonniers & étrangers.

D 5

MARIE.

MARIE ANNE.

Est-ce un mâle ou une femelle?

THERESE.

C'est un mâle, & il n'y a que ceux de ce genre qui chantent. Les femelles sont condamnées à un silence perpétuel; ou plutôt elles n'ont pas reçu la faculté de chanter.

MARIE ANNE.

En quoi consiste leur nourriture?

THERESE.

En graine de chenevi écrasée; & quand leurs forces viennent à diminuer on les régale d'œufs de fourmis, lorsque l'on en peut avoir.

MARIE ANNE.

Sont-ils sujets à être malades?

THERESE.

Il leur vient quelque fois une tumeur à la tête qu'il leur faut percer, & dont on exprime une matière pécante qui cause leur mal. On graisse la plaie avec de l'huile d'olive ou de quelque matière onctueuse & elle se referme aisément.

MARIE ANNE.

Sont ce là tous les remèdes?

THERESE.

On les arrose aussi de vin, environ deux fois la semaine, en les exposant au Soleil; ce qui les fortifie & avance leur guérison.

MARIE

MARIE ANNE.

A quel âge parviennent les Serins?

THERESE.

Quand on en a assez de soins, ils parviennent jusqu'à l'âge de 10 ou 12 ans.

MARIE ANNE.

Je vous suis bien obligée des éclaircissemens que vous venez de me donner. C'est une très belle chose que la connoissance de la Nature; Elle témoigne partout de son auteur: j'aurois grande envie de la connoître de plus près.

THERESE.

Cette étude est un des plus nobles amusemens qu'on puisse prendre: on s'en trouve toujours bien récompensé. Je suis résolue de faire partie avec vous, si vous avez envie de vous y appliquer.

MARIE ANNE.

Je ne demande pas mieux, nonobstant l'inégalité de nos progrès. Mais je crains bien que vous ne fassiez des dépenses inutiles.

THERESE.

Cela vous plaît à dire. Le peu que je fais n'a servi qu'à me convaincre du vuide de mes connoissances, ou plustôt que je ne fais rien. Mr. LANGE Professeur de Philosophie à Halle a un beau Cabinet de curiosités; je veux le faire prier de nous recevoir au nombre de ses Ecolières.

MARIE

MARIE ANNE.

Nous pouvons tout espérer de sa politesse : il a enseigné quelques personnes de ma connoissance qui ont beaucoup profité : qui est-ce qui se chargera de la proposition ?

THERÈSE.

Dès demain je vais envoyer chez lui ; je ne doute pas que la réponse ne soit satisfaisante.

MARIE ANNE.

Je l'attens avec impatience.



LE



LE COCHON.

DIALOGUE

ENTRE

CHARLES ET LOUIS.

CHARLES.
Ny a-t-il pas de l'indécence à parler du Cochon?

LOUIS.

Il est vrai que son nom seul suffit pour révolter une imagination délicate. Cependant comme cet animal n'est rien moins que rare, & que les sentimens sont partagés sur son sujet: il me semble qu'il ne seroit pas mauvais de montrer à quoi il faut s'en tenir.

CHARLES.

Nous pouvons au moins dire ce que nous en pensons, sans nous formaliser que d'autres pensent autrement.

LOUIS.

Mr. de Fénelon n'a pas dédaigné d'en parler, ou plutôt il l'a fait parler sous le nom de Grillus; * & vous savez que Mr. de Fénelon pouvoit la délicatesse aussi loin qu'elle peut aller. Je crois cependant que l'éloge du Cochon seroit un chef-d'œuvre.

CHARLES

* Dans ses Dialogues des Morts.

CHARLES.

Je ne l'entreprendrai pas; ce seroit une tâche pour
ERASME. * J'ai toujours eu ces animaux en aversion.

LOUIS.

Nos inclinations & nos aversions naturelles ne sont pas toujours d'accord avec l'équité: mais je crois qu'on a plus sujet de haïr le Cochon, je ne dirai pas que de l'aimer, mais que de le souffrir.

CHARLES.

Tout rebute dans cet animal; sa figure, son port, ses manières, sa voix, tout cela parle contre lui, & est pour ainsi dire le contrepied du bon goût & de la régularité.

LOUIS.

Il est vrai que sa tête panchée & difforme, son groin allongé, ses longues oreilles, ses yeux chafieux, sa petite queue recoquillée, & sur-tout son extérieur sale & crotté, couvert de grossiers poils; tout cela dis- je n'est guères propre à prévenir quelqu'un en sa faveur.

CHARLES.

Aussi quand on veut exagérer la mal-propreté & les mœurs dépravées de quelqu'un, on a coutume de dire que *C'est un vilain Cochon, qu'il est sale comme un Cochon.*

LOUIS.

Au lieu que quand les autres animaux ont contracté quelque impureté cherchent une eau claire pour se laver; le Cochon qu'on viendroit de laver prend plaisir de s'aller vautrer dans un borbier.

CHAR-

* ERASME de Rotterdam a fait l'éloge de la folie, qui passe pour un Chef-d'œuvre.

CHARLES.

Le Cochon est l'emblème de ces personnes vicieuses, qui ont quelque-fois de bons intervalles, mais qui reprennent bientôt leurs mauvaises habitudes. L'Ecriture Sainte dit de ces personnes-là, qu'ils ressemblent à la Truie lavée qui est retournée à son boubier.

LOUIS.

Mais rien n'est plus abominable que de lui voir remuer la terre avec son groin, en cherchant sa nourriture dans les lieux les plus sales, & avaler les ordures avec une avidité & une indécence dont aucun autre animal que le Cochon n'est capable. Il n'y a qu'à le voir manger pour faire soulever le cœur.

CHARLES.

Des manières si sales devroient bien ôter pour toujours l'envie de manger de la chair de cet animal.

LOUIS.

Aussi a-t-elle un goût fort fade, à moins qu'il ne soit relevé par ce qu'on appelle haut-goût.

CHARLES.

Il faut bien que l'usage de sa chair soit pernicieux, puisque le Législateur des Juifs, ou Dieu même, l'a-voit défendu à cette nation sous l'ancien Testament; ce qu'il n'aura pas fait sans des vues de sagesse & de bonté.

LOUIS.

Notre Sauveur n'en a pas fait plus de cas dans le Nouveau Testament, puisque nonobstant son application à procurer en toute manière le bien de tous les hommes, il permit la perte d'un troupeau entier de ces animaux.

CHAR-

CHARLES.

Quand le Cochon n'a pas de quoi satisfaire sa gourmandise, il se met à grogner.

LOUIS.

Outre ce grognement, son cri est des plus impertinens & des plus désagréable.

CHARLES.

Et cependant il n'en est pas chiche. Je ne dirai pas qu'il crie avant qu'on l'écorche; il crie même avant qu'on le touche. Mais je voudrais savoir la raison qui le fait crier si facilement, tandis que la Brebis que l'on tond ne dit mot.

LOUIS.

Je ne me fais pas fort d'expliquer au juste cette différence. Mais si vous le souhaitez, je vous dirai là-dessus ce que j'en ai lû quelque-part.

CHARLES.

Je vous écoute.

LOUIS.

La Brebis accoutumée à se voir tondre, ne crie pas, croyant qu'on s'en tiendra là, c'est à dire qu'on se contentera de lui ôter sa toison ou sa laine. Au lieu que le Cochon sentant qu'il n'a rien de bon que sa chair, (si tant est qu'elle soit bonne) est toujours allarmé quand on le touche, craignant qu'on n'en veuille à cette précieuse chair.

CHARLES.

Savez-vous de qui le Cochon est encore l'emblème?

LOUIS.

De qui, s'il vous plaît?

CHAR-

CHARLES.

Des avarés; parce que les avarés ne font du bien qu'après leur mort.

LOUIS.

Il est donc l'emblème de plusieurs vicieux; car je me souviens que vous lui avez déjà comparé les Inconstans. Je trouve même que le Cochon a encore un avantage sur l'Avare, en ce que Mr. le Pourceau jouit de ce qu'il a; au lieu que souvent l'Avare se refuse à lui-même le nécessaire.

CHARLES.

Les Epicuriens, les Libertins, les V * * sont aussi comparés à cet animal, en ce qu'ils se vautrent dans les voluptés comme le pourceau dans la fange, & qu'ils ne désirent rien davantage après cette vie.

LOUIS.

Cela s'appelle, *Laisser la chair pour haper l'ombre.*

CHARLES.

Mais que ferons-nous donc du Porc, faudra-t-il le retrancher de la société des animaux?

LOUIS.

Nous abandonnerons sa chair à ceux qui mènent une vie dure & laborieuse, en cas qu'ils s'obstinent à en vouloir manger: mais nous en interdirons l'usage aux valétudinaires, * à ceux qui travaillent de tête, & à tous ceux qui mènent une vie sédentaire.

CHAR-

* Lors qu'une personne a quelque plaie dans son corps & qu'elle mange du porc, cette nourriture cause de l'inflammation dans la plaie & irrite le mal.

E

CHARLES.

Si cela est, il en faudra réduire le nombre à une petite quantité.

LOUIS.

Le mal ne sera pas grand; nous aurons moins d'objets fastidieux devant les yeux.

CHARLES.

Mais le Cochon ne seroit-il bon à rien autre chose?

LOUIS.

Pardonnez-moi; les foies de porc sont de plusieurs usages dans la vie commune.

CHARLES.

Qu'appellez-vous foies de porc?

LOUIS.

J'appelle ainsi ces longs poils hérissés, qu'il porte tout le long de l'épine du dos.

CHARLES.

Et quel usage en fait-on?

LOUIS.

On en fait des pinceaux pour les Relieurs; Les Cordonniers en garnissent la pointe de leur ligneau; & un autre usage qui n'est pas de moindre utilité c'est qu'on en fait des broches pour nettoyer les habits & aussi le cuir, quand il est crotté.

CHARLES.

Et de sa peau, qu'en fait-on?

LOUIS.

***** LOUIS. *****

Quand elle est séparée du lard & qu'on l'a aprêtée, on en fait des couvertures de Livres d'une durée incroyable.

CHARLES.

Il me semble en avoir vu dans votre Bibliothèque chargés de fleurons & d'autres figures assez jolies: mais cette sorte de relieure n'est plus guères à la mode, à cause de sa pesanteur; parce que les livres ainsi reliés doivent être revêtus de deux lames de bois sur lesquelles on étend la peau, ce qui en augmente considérablement le poids.

LOUIS.

Il me semble qu'il est temps de quitter le Cochon & que c'est trop s'arrêter sur un sujet aussi indigne: il ne mérite pas que nous en disions davantage.

CHARLES.

Je suis aussi d'avis que nous finissions: mais je vous supplie de choisir une belle matière pour demain, afin de nous dédommager de nous être entretenus sur une matière aussi ignoble.

LOUIS.

Je ferai de mon mieux pour vous contenter.



E 2

LA



LA GRENADILLE,

OU

LA FLEUR

DE LA

PASSION.

DIALOGUE

ENTRE

CHARLES ET LOUIS:

CHARLES.

Quel est l'objet qui vous attache si fort, Louis, & qui vous rend comme insensible à tout ce qui se passe autour de vous? Je crois que vous ne m'avez pas vû entrer.

LOUIS.

Cet objet est digne de votre attention autant que de la mienne. Approchez, s'il vous plaît, & dites-moi, si vous avez jamais rien vû de plus digne de notre admiration.

CHARLES.

Voilà un objet ravissant: je n'ai jamais vû de fleur plus artistement travaillée. Je crois qu'elle vient du Jardin d'Eden, ou de celui des Hespérides.

LOUIS.

LOUIS.

Je ne l'ai pas fait venir de si loin; je l'ai reçue d'un Jardinier du Voisinage, qui est de ma connoissance.

CHARLES.

Je suis bien curieux de savoir le nom de cette Fleur.

LOUIS.

Vous allez le savoir. On l'appelle Fleur de la Passion.

CHARLES.

Sans doute à cause de ces clous que je vois régner sur le haut de la plante, par lesquels on veut faire allusion aux instrumens de la Passion de Notre Sauveur.

LOUIS.

Je crois bien que c'est là l'origine de ce nom; au moins est-ce une conjecture qui n'est pas dénuée de vraisemblance. Il semble que DIEU ait imprimé dans la figure d'une plante des marques particulières, qui doivent nous faire souvenir d'un événement qui nous a procuré tant de biens.

CHARLES.

Sa figure est fort singulière.

LOUIS.

Elle représente, comme vous voyez, une Etoile rayonnante, avec un triple contour de rayons peints de diverses couleurs; dont le contour inférieur est composé de dix rayons ou feuilles d'un demi-pouce de largeur dans leur milieu, & qui servent d'enveloppe à toute la plante quand elle vient à se fermer. Tous ces rayons sont disposés horizontalement quand la plante est épanouie.

E :

CHAR-

CHARLES.

Les autres rayons sont tout différens de ceux-là.

LOUIS.

Les deux autres contours supérieurs sont parfaitement ressemblans, mais ils diffèrent entièrement du premier. Car au lieu de feuilles, ils ont des rayons de figure ronde, de l'épaisseur d'une aiguille, attachés près à près, ou à une demi-ligne de distance l'un de l'autre, mais qui n'ont que la moitié de la longueur des feuilles du contour inférieur.

CHARLES.

Ces rayons sont d'une jolie couleur.

LOUIS.

Depuis leur racine jufques vers le milieu ils sont d'une couleur entre le pourpre & le violet. Le reste du rayon se divise en deux autres couleurs, dont la première est un blanc tirant sur le jaune, qui prend depuis le violet jufqu'au milieu de la seconde moitié & dont l'étendue est d'environ une ligne & demie. Enfin l'extrémité du rayon, qui occupe le même espace que le jaune pâle, est un bleu mourant.

CHARLES.

Voilà qui fait un fort bel effet. Mais quelle petite haie est-ce que je vois tout proche des rayons?

LOUIS.

Vers la racine des rayons, à une demi-ligne de distance vient une haie de petits pieux, disposés en sens contraire des rayons, c'est à dire perpendiculairement. Ce sont comme de petits clous à tête ronde & de couleur violette. Le corps de ces pieux est d'un jaune aurore et peut avoir une bonne demi-ligne de longueur.

CHAR-

CHARLES.

Je vois là derrière que le terrain s'abaisse & puis qu'il s'élève: c'est comme des valées & des montagnes.

LOUIS.

En effet. Après cette haie, en tirant vers le centre de la Rose, règne une espèce de fosse, dont le fond est d'un jaune verdâtre, du pied duquel s'élève comme un boulevard, ou comme une ligne de circonvallation en talus, qui règne autour du pistile ou corps de la plante.

CHARLES.

Ce n'est pas tout: je vois là encore une autre espèce de haie qui entoure le pistile par en bas.

LOUIS.

Il y a encore une distance d'environ deux lignes du boulevard au pistile, mais cet espace est couvert par une nouvelle haie de pieux rangés obliquement en s'élevant, & qui prennent depuis le sommet du boulevard jusqu'au pistile que ces pieux embrassent tous ensemble. Ne sont-ils pas d'un colombin fort naturel? Il faut remarquer que le côté opposé du boulevard est aussi fait en talus vers le corps du pistile, & qui forme encore un fossé entre les deux. Avez-vous observé ce qui est caché sous cette haie?

CHARLES.

Et qu'est-ce? Non; je ne vois rien.

LOUIS.

Prenez quelque petit instrument pour lever quelques-uns de ces pieux.

E 4

CHAR-

CHARLES.

Je vois ce que c'est. C'est un bassin qui règne tout autour du pied du pistile. Mais le pistile ne me parait pas fait comme celui des autres fleurs.

Louis.

Vous trouverez peu de fleurs où le pistile soit fait d'une manière uniforme.

CHARLES.

Mais que veulent dire ces cinq côtes qui émanent de dessous la tête du pistile?

Louis.

Les Naturalistes les nomment des étamines. Ces étamines aussi bien que leur pistile sont dans cette fleur, à proportion de son volume, d'une grandeur considérablement plus grandes qu'en d'autres fleurs.

CHARLES.

Et ces lames posées transversalement à l'extrémité des côtes, chargées d'une poussière jaune, qu'en ferez-vous?

Louis.

On appelle ces lames des sommets en terme de botanique. Cette poussière jaune que vous voyez répandue dessus est la graine de la plante. Vue au microscope c'est comme de petits grains de millet, ou plutôt de petites gouffes qui renferment la graine de la plante, & qui crèvent lorsque cette graine est mûre.

CHARLES.

Qu'est-ce que je vois là sortir du sommet de la tête du pistile? On diroit que ce sont des clous de girofle.

Louis.

LOUIS.

Ils ont assez la figure de clous artistement travaillés. Mais je vous avoue ingénument que j'en ignore la destination.

CHARLES.

Peut-être viendrez-vous à bout de la découvrir, & alors je vous prie de m'en faire part.

LOUIS.

Comme de raison: je vous ferai part de toutes mes découvertes. Les plus grands efforts d'imagination ne sont pas capables de faire concevoir, comment les fucs épaissis se sont venus ranger chacun en sa place, sans confusion, avec une telle diversité de couleur, & de la manière la plus gracieuse & la plus artificielle.

CHARLES.

La Fleur de la Passion a-t-elle une odeur?

LOUIS.

Elle en a une fort agréable, & qui approche de celle de la jacinthe.

CHARLES.

Les Grenadilles sont-elles par-tout les mêmes?

LOUIS.

Il s'en faut beaucoup. Dans les pays méridionaux & aux Antilles, elles sont beaucoup plus grandes, que celles qui se trouvent dans nos quartiers.

CHARLES.

Est-ce là toute la différence?

LOUIS.

Elles produisent outre cela un fruit délicieux de la grosseur d'une poire qui contient un grand nombre

E 5

de

de petites graines, & l'on prétend trouver dans leur arrangement quelque ressemblance avec le corps humain. Ce fruit rafraîchit & fortifie en même temps, tant ceux qui sont en santé que ceux qui sont malades.

CHARLES.

Cette plante est-elle de longue durée?

LOUIS.

Au bout de vingt-quatre heures, ou environ, cette plante, qui transpire beaucoup, épanche toute son huile ou son soufre, & par-là s'étend & perd ses forces. Voici les symptômes & les modifications que j'ai remarqués en elle, à mesure qu'elle dépérit, ou qu'elle se meurt. Elle change peu à peu entièrement de forme. Le triple contour de rayons qui s'étendoient horizontalement, n'ayant plus la force qui les soutenoit dans cette attitude, se replie & prennent une autre direction, mais non en bas, au lieu de s'abaisser, ils s'élèvent en haut vers le pistile. Au contraire les étamines, avec leurs sommets qui émanent du pistile, & les clous rangés autour de la tère, toutes ces parties, dis-je, s'affaissent, se replient en bas & s'arrangent les unes sur les autres en peloton. A mesure que celles-là s'abaissent & que toute la plante vient à se faner & à mourir, les dix feuilles inférieures ou larges rayons, au lieu de s'abaisser, s'élèvent, & couvrent tout le corps de la plante, qui se trouve par-là ensevelie & dans un tombeau peint d'un verd jaunâtre. La plante en cet état a la figure d'une Tulipe.

CHARLES.

Voilà un joli mécanisme & une singulière métamorphose. Il me vient à ce sujet une pensée dans l'esprit que je ne sais si je dois la découvrir.

LOUIS.

LOUIS.
Quelle est-elle, Charles? Parlez librement.

CHARLES.
Il me semble que cette plante soit élastique, ou qu'elle fasse ressort.

LOUIS.
C'est à quoi j'ai déjà pensé; mais je ne sais si je dois l'affirmer.

CHARLES.
Pour moi je suis tenté de croire que la chose est ainsi, & d'ajouter que c'est la destination des fosses ou enfoncemens que vous m'avez fait remarquer plus haut. Rouvrez seulement cette plante quand elle est fanée, & vous vous convaincrez du fait: il faut faire effort pour la rouvrir.

LOUIS.
Je risquerois volontiers une autre conjecture, si je ne craignois d'être desavoué.

CHARLES.
Et quelle conjecture, Louis? Qu'hésitez-vous?

LOUIS.
La voici, Charles. Cette violente transpiration que j'ai remarquée plus haut, son ressort, son prompt dépérissement, ce nouvel arrangement de ses parties en sens opposé, tout cela me porte à prendre cette fleur pour un Zoophyte, ou pour un Animal-Plante. Qu'en pensez-vous?

CHARLES.
Je ne veux rien décider là-dessus; la chose me paroit encore trop problématique; il en faut remettre la

la décision à ceux qui sont mieux que moi versés dans la Botanique, & sur-tout au célèbre Monsieur de BUCHNER, Président de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature.

LOUIS.

Je me souviens que l'Etoile de mer prend à peu près les mêmes formes que notre plante, & dans sa vie et dans la mort.

CHARLES.

On pourroit donc aussi, pour rapprocher ces idées, donner à la Fleur de la Passion le nom d'Etoile-Fleur.

LOUIS.

Je n'y vois aucun inconvénient, mais cela dépend de l'approbation des Naturalistes, ou plutôt de celle du Public.

CHARLES.

Difons encore un mot de sa transpiration, Louis; en avez-vous vu quelque-chose?

LOUIS.

J'ai vu distinctement quelques bules, ou petites gouttes d'une liqueur jaune comme de l'or sortir de la tête du pistile, & cette liqueur est sans doute son huile. En examinant avec le microscope une de ces gouttes, de la grosseur de la tête d'une petite épingle je l'ai trouvée transparente. J'ai même vu distinctement à travers, & en perspective, la maison opposée; & quoi qu'il ne fit point alors de Soleil, les objets qu'on voyoit à travers ces bules, ne laissoient pas d'être éclairés d'une Lumière flammique, telle qu'est celle du Soleil, quand il luit à son coucher.

CHAR-

CHARLES.

Que n'avons-nous une bonne bouteille de cette précieuse liqueur! Mais n'avez vous remarqué de transpiration, ou de cette liqueur exhalée, que dans cet endroit?

Louis.

Pardonnez-moi. J'en ai remarqué d'une autre nature sur la superficie des feuilles extérieures. C'étoit comme une liqueur blanche & condensée, ou comme un sel répandu sur toute l'étendue des feuilles, à peu près comme de la grenaille d'argent. On en trouvoit néanmoins par-ci par-là rassemblée par pelotons. La liqueur jaune est de figure sphérique, & la blanche de figure cubique.*

CHARLES.

Voilà bien des merveilles rassemblées dans un petit volume de matière. Plus nous étudions la Nature, plus nous y trouvons de quoi exercer notre esprit & notre reconnoissance.

* Il faut remarquer que j'ai fait ces expériences par un temps fort chaud, et sur une des plus grandes Fleurs.



APPLI-

APPLICATION

Des parties de la Fleur de la Passion, avec les circonstances de l'Histoire de la Passion de Notre Sauveur.

SOPHIE.

Je crois, Eudoxe, que non seulement les clous plantés autour de la tête de cette plante, mais aussi plusieurs autres de ses parties, peuvent faire allusion à l'Histoire de la Passion de Notre divin Sauveur.

EUDOXE.

Voici une application que j'en ai faite pour mon édification, & que je ne vous communiquerois pas, si je ne connoissois votre probité. Mais je vous prie de ne la faire voir qu'à des personnes bien intentionnées: les autres ne feroient qu'en rire: Vous connoissez le monde d'aujourd'hui.

SOPHIE.

J'en userai avec circonspection, Eudoxe; j'en suis sûr qu'il ne faut pas abuser des choses saintes: mais tout est pur pour ceux qui sont purs.

EUDOXE.

Eh bien, Sophie, j'abandonne ces pensées à votre discrétion & à votre correction.

Explication & Application de la Fleur de la Passion.

Les onze feuilles extérieures de cette plante peuvent indiquer les onze Disciples du Sauveur, qui se tenoient de loin.

(Si l'on n'en compte que dix, on peut supposer que Pierre n'est pas avec les autres, & qu'il s'est trop avancé.)

Le

Le double rang de rayons en pointes & serres qui environnent le centre extérieur de la plante sont deux troupes ennemies, savoir de Juifs & de Païens qui s'approchent pour se saisir de la Personne de Jesus-Christ. L'aire, où se trouve la petite haie, qui borde le fossé, peut indiquer le Jardin de Gethsémané; le Fossé, le torrent de Cédron. Le terrain qui s'élève en pente, dont le haut est bordé de rayons inclinés en montant, & qui serrent le pistile, peut marquer la Montagne des Oliviers & les Arbres qui y croissent; si ce n'est qu'on veuille par ces rayons désigner la tristesse, qui, comme des dards, serroient le cœur du Sauveur. Le sommet de la Montagne, le mont Golgotha. Le Pistile de la plante qui se trouve là au milieu peut désigner & l'Arbre de la croix, & le sacré Corps de Jesus-Christ. Les cinq lames qui sont ici les étamines & qui émanent du haut de son Corps vers le Chef, sont allusion aux cinq plaies qu'il a reçues pour nous, & les tables mobiles suspendues transversalement à l'extrémité inférieure de chacune de ces lames, qui sont les sommets & qui sont chargés d'une poussière d'or, marquent les trésors ou la bénédiction qui nous revient de ces saintes plaies. Enfin les trois côtes, en forme de clous, qui prennent naissance au sommet de la tête du pistile, & qui s'étendent horizontalement, à une distance égale l'une de l'autre, peuvent indiquer & les trois personnes condamnées au même supplice & les instrumens dont on s'est servi pour cette cruelle & sanglante exécution.



LA



LA ROSE.

DIALOGUE

ENTRE

EUDOXE ET SOPHIE.

EUDOXE.

On est partagé sur le mérite des Fleurs, en donnant la préférence tantôt à celle-ci, tantôt à celle-là sur les autres. Je voudrais bien, Sophie, savoir votre jugement là-dessus.

SOPHIE.

La décision n'est pas si facile qu'on le croiroit d'abord, Eudoxe. Parmi un si grand nombre de fleurs, dans lesquelles on voit briller les plus vives couleurs & qui exhalent les plus doux parfums, il faudroit avoir une grande connoissance des rapports, & de la Nature en général, pour en parler avec quelque certitude. D'ailleurs on connoit la diversité des Goûts, & que ce qui plaît à l'un est quelque-fois précisément ce qui déplaît à l'autre. Pour moi j'avoue ingénument que la tâche est trop forte pour moi, & que je ne suis nullement en état de vous satisfaire.

EUDOXE.

Je n'exige pas un calcul exact des rapports réciproques d'une Fleur avec l'autre; je crois même qu'il n'y a point de Physicien capable de les déterminer exactement, tant à cause des diverses espèces de Fleurs, qu'à cause

cause de leurs différentes qualités. Je ne vous demande, Sophie, que quelques réflexions ou quelques pensées touchant le mérite de la ROSE, que j'érigerois volontiers en REINE DES FLEURS.

SOPHIE.

C'est donc sur la Rose, que vous fixez votre attention. Le sujet en est digne à plusieurs égards; & j'ai de la peine à digérer la préférence, que quelqu'un prétendoit donner l'autre jour à une Fleur qui m'a toujours paru fort inférieure à celle-ci.

EUDOXE.

A quelle Fleur, s'il vous plaît?

SOPHIE.

A l'Oreille-d'ours.

EUDOXE.

Personne ne peut refuser à l'Oreille-d'ours la juste estime, qu'elle mérite. Il y en a même, qui sont travaillées avec beaucoup plus d'art, que la Rose. Cependant je crois, que de l'Oreille-d'ours à la Rose il y a encore beaucoup de chemin à faire.

SOPHIE.

Je ne sai, si mon goût me trompe, mais sans faire la comparaison de ces deux fleurs, je ne saurois dissimuler, que, quand je vois une Rose, je me sens saisi d'une secrète affection, que je ne sens pas pour les autres Fleurs.

EUDOXE.

Cette prédilection ne seroit-elle pas l'effet de quelque préjugé?

F

SOPHIE.

SOPHIE.

Je ne crois rien donner en cela aux préjugés. Mais pour vous mettre en état d'examiner par vous-même ce, qui me fait penser de la sorte, je vais vous communiquer mes raisons. Ce sera à vous d'en porter tel jugement, que vous trouverez convenable.

EUDOXE.

Vos pensées sont des Oracles, ou des Arrêts en dernier ressort, Sophie; je vous écoute.

SOPHIE.

Trêve de complimens, Eudoxe. Je n'en ferai, ni plus habile, ni plus orgueilleuse pour cela. Voici ce, qui m'est venu dans l'esprit sur cette matière: Je considère la Rose, comme l'emblème de l'Innocence, de la Chasteté, de la Pudeur, de la Charité, & de la Modestie.

EUDOXE.

Voilà un debut, qui charme. Il me tarde d'apprendre, de quelle manière vous en ferez l'application.

SOPHIE.

Par la blancheur, qui est la base de son teint, je me figure l'Innocence & la pureté, que la moindre tache offense & défigure; taches, qui sont plus sensibles dans cette couleur, que dans aucune autre, que je connoisse.* N'êtes-vous pas de ce sentiment?

EUDOXE.

Le rapport ou la comparaison me plaît assez. J'ai toujours entendu comparer la blancheur à l'innocence

* Tout le monde fait, qu'il y a aussi de belles Roses toutes blanches.

ce & à la pureté. Comment expliquerez-vous la Châsteté?

SOPHIE.

Par ses piquans ou ses épines, qu'on peut regarder comme une nombreuse Garde, ne semble-t-elle pas vouloir écarter & réprimer les attentats des téméraires qui voudroient s'émanciper? Plusieurs ont été punis jusqu'au sang de leur indiscretion. Il me semble à ce propos voir cette généreuse PANTHÉE, que vous connoissez, qui fit un jour une si vive application de sa petite main sur la joue d'un Page qui lui vouloit dérober un baiser, qu'elle le fit tomber à la renverse & lui fit baiser la terre par contrecoup. *

EUDOXE.

Voilà ce qui s'appelle exprimer ses sentimens d'une manière pathétique! Qui auroit cherché tant de courage dans cette jeune Amazone? Mais n'étoit-ce pas blesser la politesse, que de donner un soufflet à un Cavalier?

SOPHIE.

Il vaut mieux blesser la Politesse, que la Châsteté. Vous savez, que celle-ci est une Vertu très-délicate, & qu'on ne sauroit être trop sur ses gardes pour la conserver. Combien y en a-t-il qui ont été la victime de leur complaisance plus, que de la violence! Je me souviens encore de ces beaux vers, que j'appris de vous, il y a quelque temps, & que je n'oublierai jamais:

L'honneur est comme une Ile escarpée & sans bords;

On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

F 2

Le

* La scène se passa dans une Salle, que cette personne traversoit à la suite de quelques Dames, & où il y avoit plusieurs Seigneurs rassemblés. Et comme ce jeune homme venoit la saisir par derrière, la surprise, la crainte & la honte portèrent cette jeune Demoiselle à ce coup de désespoir.

Le principal honneur des femmes consiste dans la Chasteté.

EUDOXE.

Je suis contente de ce, que vous venez de me dire sur la Chasteté. Venons à la Pudeur. Ces Vertus ne sont-elles pas les mêmes?

SOPHIE.

Elles ont une grande ressemblance. Voici cependant en quoi elles me paroissent être différentes. Il me semble, que la Pudeur est la gardienne de la Chasteté. C'est comme une sentinelle ou surveillante, qui prend l'alarme au moindre danger, & qui en avertit par cette rougeur modeste qui monte au visage, & que j'ai si souvent remarqué avec plaisir sur celui de Mademoiselle de S**. Le rouge tempéré de la Rose semble annoncer cette Pudeur & en faire la seconde propriété.

EUDOXE.

L'explication est ingénieuse. Malheur aux personnes, qui étouffent le sentiment de la Pudeur; il n'y a plus alors de sûreté pour la Chasteté. Passons, s'il vous plaît, à l'emblème de la Charité, que vous prétendez trouver dans la Rose.

SOPHIE.

Ne peut-on pas comparer à la Charité cette odeur bienfaisante de la Rose, qui fortifie & récréé nos esprits en affectant agréablement notre odorat sans le fatiguer & l'éteindre, comme certaines autres Fleurs? * Cette odeur subsiste encore long-temps après que la Rose est flétrie. Ce qui me remet dans l'esprit l'exemple de ces personnes vertueuses, qui ont passé leur vie & qui se sont consumées, pour ainsi dire, dans la pratique des bon-

* Par ex. La Tuberculeuse, les Lys &c.

bonnes oeuvres en servant le public. On pense encore à elles avec plaisir, long temps après qu'elles ne sont plus. Y a-t-il quelqu'un assez ennemi de la Vertu, pour ne pas se souvenir avec des sentimens d'estime & de vénération d'ERNEST le Pieux, * Duc de Saxe-Gotha; du premier FRANCK, ** Professeur à Halle, fondateur du Pédagogue & de la Maison des Orphelins; de feu M. LANGUET, *** Curé de S. Sulpice à Paris &c. auxquels tant d'Orphelins, d'étrangers & d'indigens ont de si étroites obligations? L'estime & l'affection sincère, que les personnes

F 3

nes

* On a publié à Halle en 1752. une nouvelle Edition de la Vie de ce digne Prince, corrigée & augmentée.

** La douceur de feu M. le Professeur FRANCK, son affabilité, son humanité, le libre accès, qu'il accordoit à tout le monde auprès de sa personne; sa facilité à écouter ceux, qui le consultoient & à les aider de ses conseils ou de ses biens; son impartialité, & la charité en général, sont des qualités qui le feront toujours regretter.

*** M. LANGUET a rebâti à neuf, vers le milieu de ce siècle, l'Eglise de sa paroisse, qui a coûté des sommes immenses. Il a fait une fondation pour élever *gratis* 30 filles nobles, auxquelles on paye encore une dot, quand elles quittent cette maison. Une autre fondation pour l'entretien de plus de 1000 pauvres, à qui l'on fournit du travail; & il a entrepris tout cela avec une somme de 100 écus, le reste lui ayant été envoyé par des personnes charitables dirigées par la Providence. L'Abbé Lavo-car dit de lui, & on en peut dire autant de M. FRANCK, „Que c'étoit un de ces hommes rares & extraordinaires que „la Providence suscite pour le soulagement des pauvres & des „misérables, pour le bien de la société & pour la gloire des „Nations. „Eloge beaucoup préférable à celui de *Conquerant*! Ces trois hommes ont fait plus de bien au monde, que plusieurs Souverains ensemble. Car supposé, que la plupart des Souverains rendent la justice, ils sont payés pour cela; mais les Souverains sont rares, qui fassent des fondations aussi utiles, que ces Messieurs en ont fait dans une condition privée, & cela sans aucune vue d'intérêt.

nes bien intentionnées ont pour la Mémoire de ces grands Hommes, se conservera, en dépit de l'envie, tant qu'il y aura des personnes raisonnables.

EUDOXE.

Je sens augmenter mon estime pour la Rose, à mesure, que j'y découvre de nouvelles perfections; & la comparaison que vous en avez fait avec les personnes bienfaisantes, m'a fait beaucoup de plaisir. Avez-vous encore quelque-chose à me dire la-dessus?

SOPHIE.

La Rose éprouve souvent des opérations très violentes, mais nonobstant tous les martyres, qu'on lui fait souffrir, en la noyant, & la brulant, par la distillation, dans des fleuves d'eau & de feu, elle n'en conserve aucun ressentiment contre ses oppresseurs, & transmet généreusement à l'eau son esprit & son odeur, dont l'un sert à fortifier & recréer l'homme, & l'autre à piquer agréablement la finesse de son goût dans les alimens. Vous savez de quelle utilité est l'eau-rose dans les bonnes Cuisines.

EUDOXE.

Peu s'en faut, que je ne la compare aussi aux Martyrs des premiers siècles de l'Eglise, qui au lieu de crier vengeance contre leurs persécuteurs, prioient encore pour eux au milieu des plus grands tourmens, leur souhaitant tout le bien possible, & laissant après leur mort un souvenir agréable & édifiant, qui excite encore à la Vertu. Mais ceci devient bien sérieux. En quoi, je vous prie, consiste la Modestie de la Rose?

SOPHIE.

La Pudeur dont nous avons parlé plus haut en fait une partie. Il semble encore, que la Rose ait honte d'être

d'être si belle & qu'elle se cache de ses aimables qualités. Elle se tient long-temps renfermée en un petit peloton, qu'on appelle bouton, avant que d'éclore; & quand elle est épanouie & qu'elle est libre, elle détournée humblement la tête, comme pour éluder les louanges, qu'on lui prodigue.

EUDOXE.

Nous pouvons donc tirer beaucoup de Leçons de la Rose; pour moi, j'en suis très satisfaite & je tâcherai d'en profiter. Mais outre ce, que vous m'avez dit à la louange en général, permettez moi pour achever le portrait, d'ajouter quelque-chose de son feuillage, qui accompagne bien le doux éclat de son teint. La figure de ses feuilles ovales & dentelées, aussi bien, que leur distribution, est fort gracieuse. Ces feuilles sont d'un verd foncé, qui donne beaucoup de relief à la tête de la Rose & qui ornent toute la plante. Je me sens plus disposée, que jamais, à la reconnoître pour la REINE DES FLEURS.

SOPHIE.

Vous pouvez librement lui donner votre suffrage; je ne vois pas, qu'il y ait rien à risquer en cela, sauf quelques contradictions de la part des envieux. Vous savez, que le mérite solide n'en manque pas.

EUDOXE.

Soit envie, ou supériorité de lumières, n'importe; je vais la reconnoître pour telle, jusqu'à ce que ses antagonistes m'aient prouvé incontestablement la prééminence de quelque autre fleur sur celle-ci. Je vous rends cependant mille graces, Sophie, de m'avoir entretenu si agréablement; je voudrais pouvoir vous en témoigner ma sincère reconnaissance.

F 4

SOPHIE.

SOPHIE.

Et moi je vous remercie de m'avoir écouté favorablement. Je n'exige d'autre reconnaissance, sinon que vous me communiquiez à votre tour vos pensées sur quelque sujet agréable & intéressant.

EUDOXE.

Il est bien juste que je réponde à vos honnêtetés. Ce sera à vous à me prescrire le thème sur lequel vous voulez que je vous entretienne, & je m'engage à vous servir de mon mieux, quoi que je désespère de m'en acquiter aussi bien que vous.

SOPHIE.

Je n'ai rien à craindre de ce côté-là. J'attens de vous une Comparaison de la Rose avec d'autres Fleurs.



PRO-

PROCÈS DE LA ROSE.

DIALOGUE

ENTRE

EUDOXE ET SOPHIE.

EUDOXE.

Vous m'avez dit, il y a quelques jours tant de merveilles de la Rose que j'en suis enchantée, & vous avez conclu par lui donner la préférence sur toutes les autres fleurs. Mais qui fait, Sophie, si nous mettons la Rose en comparaison avec les plus belles fleurs de nos climats; qui fait si ce ne seroit pas au préjudice de la Rose?

SOPHIE.

Eh bien, Eudoxe, c'est à vous à la faire cette comparaison. Tâchez de dégrader la Rose, & voyez si vous pourrez réussir.

EUDOXE.

Je n'en veux point à la Rose, Sophie; elle restera toujours ma fleur favorite; mais vous savez qu'il faut rendre justice à tout le monde, & vous êtes trop raisonnable pour être d'un avis contraire.

F 5

SOPHIE.

SOPHIE.

Aussi ne prétens-je pas faire tort à qui que ce soit. Passez, s'il vous plaît, ces fleurs en revue & nous raisonnerons en même temps sur leur mérite.

EUDOXE.

J'accepte la charge; & puis qu'il a déjà été question de l'Oreille-d'Ours, * permettez-moi de vous demander quelle différence vous mettez entre cette fleur & la Rose?

SOPHIE.

L'Oreille-d'Ours ne peut-être mise en parallèle avec la Rose, parce que ces premières sont trop différentes entre elles. Pour quelques-unes qui auront un air assez gracieux, on en trouvera quantité plus propres à décrier la Nation qu'à la recommander. Comparez l'éclat de la Rose avec l'air triste & mélancholique des Oreilles-d'Ours, on ne sera pas embarrassé à qui l'on doit adjuger la préférence. Combien y en a-t-il dont l'air & la parure sont fort négligés & dont l'odeur est fort insipide. Au lieu que la Rose est plus uniforme & l'emporte sur ces premières tant pour sa couleur que pour son odeur.

EUDOXE.

Passerez-vous la Violette sous silence, dans l'énumération que vous faites des fleurs qui méritent notre attention.

SOPHIE.

Je n'ai garde, Eudoxe; il n'y a guères de fleurs que je lui préfère, sur-tout dans la saison où elle a coutume de paroître.

EUDO-

* Dans le Dialogue de la Rose.

EUDOXE.

Si elle n'a pas de quoi se faire admirer, & de briller comme certaines autres fleurs, elle a au moins de quoi se faire aimer & estimer par les personnes raisonnables. Je voudrois bien en entendre faire l'éloge.

SOPHIE.

Vous avez très bien commencé, Madlle, il n'y a plus qu'à continuer sur le même ton.

EUDOXE.

Je me défie un peu trop de mon éloquence; Vous m'obligeriez infiniment de vous en charger.

SOPHIE.

Si je m'en charge ce sera plutôt pour vous l'obéir, que pour me flater d'avoir réussi. Voici les pensées, qui me sont venues dans l'esprit sur cette Matière. „Cette fleur tire son nom de sa couleur.„ Cependant il y en a aussi qui sont toutes blanches, la plupart n'ont, qu'un habit simple: mais celles que l'on a cultivées avec plus de soin, sont vêtues plus avantageusement; & les unes & les autres sont de même caractère. Je ne saurois voir cette fleur, sans éprouver quelque sentiment d'édification. Elle est l'emblème de l'Humilité, & de la Modestie. Elle ne cherche point à se produire, par une taille avantageuse, ni à briller par l'éclat des couleurs. Elle est parée fort modestement & aime la retraite & le recueillement. Mais quand on l'en retire, elle fait sentir & communique un baume qui recrée agréablement. Elle est comme l'avant-coureur des présens de Flore, ou de la renaissance de la Nature, & annonce des autres beautés, qui doivent la suivre en foule. Elle ne se contente pas de satisfaire notre odorat, elle aide aussi à rétablir la santé de l'homme, quand elle

elle est dérangée, & l'on compose de son essence un syrop violat, une potion, propre à corriger l'acreté des humeurs, sur tout pour les Enfans. On pourroit encore ajouter beaucoup de choses à sa louange, & on lui ajugeroit volontiers une place distinguée parmi les plus belles fleurs; mais comme elle ne prétend pas d'entrer en concurrence, ni avec la Rose, ni avec aucune autre fleur, & qu'elle se contente du dernier rang, nous ne lui ferons pas violence pour l'en tirer; ce qui ne nous empêchera pas d'admirer sa Modestie, d'autant plus, qu'elle n'est avide, ni de nos éloges, ni de nos louanges.

EUDOXE.

Voilà un éloge bien tourné & bien juste; je vous en remercie de tout mon cœur. Il y a pourtant encore quelques fleurs, qui pourroient entrer en plus grande concurrence avec la Rose, que celles, dont nous venons de parler. Ne voudriez-vous pas en faire l'examen?

SOPHIE.

Quelles sont ces concurrentes?

EUDOXE.

Premièrement les *Jacintes* & ensuite les *Oeillets*. Vous m'avouerez, Sophie, que ces deux fleurs exhalent un parfum qui ne le cède point à celui de la Rose.

SOPHIE.

Je n'en disconviens pas, Eudoxe. Cependant en conservant à la Jacinte toute la délicatesse de son odeur, il s'en faut beaucoup que son teint & son port aient la même grace & la même Majesté que la Rose: je passe ses autres qualités sous silence.

EUDO-

EUDOXE.

On ne peut guères être d'un avis contraire. Mais vous n'en pourrez pas dire autant de l'Oeillet.

SOPHIE.

L'Oeillet est effectivement une des fleurs qui pourroit avec plus de raison entrer en lice avec la Rose, tant pour ce, qui regarde les attraits extérieurs, que pour les qualités intérieures & solides. Voici cependant ce, qui me détermine à donner la préférence à la Rose. Celle-ci a la tige plus ferme & plus solide, que l'Oeillet, sans parler du feuillage de la Rose, qui en relève beaucoup l'éclat, par la figure & la couleur de ses feuilles; au lieu, que l'Oeillet est presque entièrement dépourvu de cet avantage, n'ayant pour tout feuillage, qu'un simple brin de verd, qui le laisse un peu trop à nud. La Rose est aussi plus fertile, que l'Oeillet, un seul tronc étant capable de porter 20 à 30 belles Roses. On en voit même à présent, qu'on a élevés & taillés en arbrustes, dont un seul tronc porte plus de 100 Roses, & qui font un aspect magnifique. Ne sont ce pas là des avantages bien réels de la Rose sur l'Oeillet?

EUDOXE.

Vous auriez pu ajouter, que l'usage des Oeillots dans la Médecine & dans la Cuisine est plus borné que, celui de la Rose. Voici pourtant encore une Emule, qui a beaucoup de partisans & dont les suffrages pourroient être d'un grand poids pour disputer la prééminence à la Rose. Refuserez-vous à la *Tulipe* la gloire d'une beauté achevée?

SOPHIE.

Je n'ai garde de lui disputer tous les attraits extérieurs: Son port dégagé, sa figure élégante, ses couleurs

leurs vives & diversifiées font assez son éloge. On pourroit même alléguer la passion & les dépenses des curieux, pour obtenir la possession des plus belles de leur espèce, si la cupidité pouvoit tenir lieu de règle. Mais j'en reviens toujours au solide. La Tulipe me revient comme ces personnes, belles à la vérité, mais dénuées des qualités de l'esprit, & qui dès qu'elles viennent à ouvrir la bouche, font perdre l'estime, que leur beauté avoit inspirée. Ou comme ces Grands Seigneurs, qui brillent par la richesse de leurs habits & de leurs équipages, mais qui rapportent tout à eux mêmes & ne font de bien à personne. Regardez la Tulipe tant, qu'il vous plaira, elle vous amusera; mais ne vous avisez pas de la flâner, c'en seroit assez pour ne la plus souffrir.

EUDOXE.

La Tulipe me fait souvenir de cette beauté sans mérite, dont je lus hier le portrait en vers, sous le nom d'Isabelle.

SOPHIE.

Peut-être vous en est-il resté quelques traces dans la Mémoire. Faites moi la grace de m'en régaler.

EUDOXE.

Je crois avoir ces vers sur moi: je vai vous en faire la lecture:

Avoir l'esprit bas & vulgaire,
Manger, dormir & ne rien faire,
Ne rien savoir, n'apprendre rien;
C'est le naturel d'Isabelle
Qui semble pour tout entretien
Dire seulement, je suis belle.

SOPHIE.

SOPHIE.

Voilà une beauté humiliante. Il vaudroit mieux être moins belle, & avoir un peu plus de génie.

EUDOXE.

Que pensez-vous de la *Grenadille*, ou de la *Fleur de la Passion*?

SOPHIE.

Je ne saurois contempler cette fleur sans admiration. Il semble, que la Nature, dans la formation de cette plante en général, aussi bien que dans l'application de la matière dans ses différentes parties, se soit surpassée elle-même. Dieu, l'auteur de l'une & de l'autre, a fait éclater dans la création de cette fleur les trésors de sa bonté & de sa sagesse. Mais elle tient trop du merveilleux pour être comparée avec d'autres fleurs, & se trouve par-là hors du pair. Aussi est-elle plus instructive que quantité d'autres. Je me réserve à une autre fois de vous en faire la description *.

EUDOXE.

Mais les Lys, ces Anges tutélaires d'une grande Monarchie **, entreront du moins en concurrence avec la Rose.

SOPHIE.

Les Lys méritent toute sorte de considération. Le Sauveur du monde en a fait lui-même l'éloge, en disant: Que Salomon dans toute sa gloire n'avoit pas été vêtu comme l'un d'eux. Leur tige est avantageuse, leur calice d'une figure élégante & bien proportionnée; leur blancheur éclatante efface presque celle de

* Elle a déjà paru plus haut, page 68.

** Les Armes de France sont trois fleurs de Lys.

de la neige; ils font un des plus beaux ornemens de nos parterres, & leur usage dans la Médecine n'est pas moindre que celui de la Rose. Le mérite de l'un ne le cède guères à celui de l'autre: la décision touchant la préférence m'embarrasse.

EUDOXE.

Que pensez-vous de son odeur?

SOPHIE.

Ce sera peut-être son odeur, qui fera donner le pas à la rose. L'odeur du Lys, quoi qu'aromatique est trop forte & trop pénétrante, & par cela incommode. On dit même, qu'elle a déjà causé des apoplaxies. Et au moment, que je vous parle, Eudoxe, en voilà dans un vase sur cette table, qui exhalent une odeur si forte, que j'ai de la peine à la supporter: il faut que je les éloigne, si je veux conserver cette place. Au lieu, que voilà tout proche un trochet de Roses qui ne m'incommodent en aucune manière. Pour ce, qui est de la blancheur du Lys, c'est l'opposition des ombres, qui en relèvent le mérite: les corps lumineux ne lui sont point favorables; au lieu, que la Rose s'accommode autant de la Lumière que des Ombres.

EUDOXE.

Ce que vous venez de dire des Lys, on en peut dire autant à proportion des Tubereuses. Mais la Rose ne l'emporte-t-elle pas encore sur toutes ces fleurs par quelque autre endroit?]

SOPHIE.

Pardonnez-moi.

EUDO-

EUDOXE.

Et par quel endroit, je vous prie?

SOPHIE.

Par son attouchement ou son application à l'organe de l'odorat; attouchement qui est aussi doux que celui du velours. Mais le velours est encore trop rude pour signifier la douceur fraîche & insinuante de la Rose. En cela elle n'a point son semblable.

EUDOXE.

Celui des *Narcisses* est pourtant aussi fort délicat.

SOPHIE.

Il est vrai; mais la *Narcisse* n'est ni si richement ni si amplement vêtue que la Rose. Elle ne forme pas un corps si composé, ni si bien orné, & ne fournit pas à la fois une si grande profusion de parfums.

EUDOXE.

Pour moi j'ai conçu une grande estime pour les Lys, & je crois qu'on en peut faire un très bel assortiment avec les Roses.

SOPHIE.

Aucune personne raisonnable n'en disconvient. Rien de mieux assorti que les Lys & les Roses. Mais faites moi la grace de m'expliquer vos pensées plus clairement.

EUDOXE.

Tranchons la difficulté, Sophie, & disons, que si la Rose est la Reine des fleurs, le Lys en est le Roi.

G

Y a-

Y a-t-il quelque chose de condamnable dans cette proposition?

SOPHIE.

Je n'y trouve rien que de raisonnable, Eudoxe, & je ne crois pas qu'en pensant de la sorte vous ayez à craindre d'être désavouée des personnes de bon goût. Je vous félicite d'une idée qui vous fait de l'honneur, & je frappe des mains par avance, en signe d'applaudissement.

EUDOXE.

J'en accepte l'augure; sauf à me retracter, si je n'ai pas accusé juste.

SOPHIE.

Je crois qu'un accord de toutes ces plantes feroit un objet assez agréable.

EUDOXE.

Comment l'entendez-vous Mademoiselle?

SOPHIE.

Par un beau bouquet que j'aurois l'honneur de vous présenter.

EUDOXE.

Vous êtes trop honnête, Mademoiselle. Mais le moyen, de les rassembler? Les Oreilles d'ours, viennent au Printems & les Tubereuses en Automne.

SOPHIE.

J'aurai moins de peine à rapprocher les Oreilles d'Ours

d'Ours & les Tubereuses que les Jacintes des Lys & des Roles.

EUDOXE.

Si vous venez à bout des unes, je ne doute pas que vous ne veniez à bout des autres.

SOPHIE.

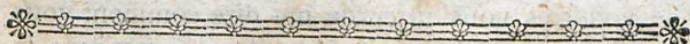
Je vais consulter notre Jardinier; il n'épargne aucune peine, quand il s'agit de faire plaisir à quelqu'un, sur-tout quand on ajoute aux paroles un peu de jus de la treille, ou une bouteille de bon vin.

EUDOXE.

Toute peine vaut Salaire. Il me tarde de voir ces bijoux ainsi assortis.

SOPHIE.

Je ne vous les ferai pas attendre longtems.



CONTINUATION ENTRE LES MEMES.

SOPHIE.

Eh bien, Mademoiselle, voilà l'accord, ou pour parler plus simplement, le bouquet que je vous ai promis, & que j'ai l'honneur de vous présenter.

EUDOXE.

Vous avez, Mademoiselle, une grace particulière à obliger vos amies, & c'est ce qui relève le prix de

G 2

vos

vos bienfaits. Je vais orner mon Cabinet de ces beaurés de la Nature, & je tâcherai de les conserver aussi longtems que leur âge & leur compléxion le voudront permettre.

SOPHIE.

Les plus humides prendront congé les premières, & les moins sèches suivront. Ce qui les entretiendra un peu plus longtems, ce fera l'eau fraîche dont il les faudra humecter tous les jours.

EUDOXE.

Elles n'en manqueront pas; j'en aurai assez de soin. Mais j'ai une grace à vous demander.

SOPHIE.

Vous pouvez disposer de moi, Mademoiselle, en quoi pourrois-je vous rendre service?

EUDOXE.

Je voudrois vous prier de me dire comment vous avez pu faire pour avoir des Oreilles-d'ours dans la saison où nous sommes. Je ne me souviens pas d'en avoir vû une seule dans aucun des Jardins où j'ai été depuis longtems.

SOPHIE.

Voici mon secret, Mademoiselle. J'ai forcé la Nature, par le moyen de la Serre ou de la chaleur, & par ce moyen j'ai anticipé sur la Saison. Le feu & l'eau sont deux grands Artistes de la Nature.

EUDOXE.

Je vous suis bien obligée, Mademoiselle. Le moyen est assez simple; mais tout ce qu'on ignore paroît grand ou difficile, quelque facile qu'il soit d'ailleurs.

SOPHIE.

SOPHIE.

Les moyens les plus simples produisent les plus grands effets. Mais je m'en vais encore vous communiquer un autre secret, pour faire durer vos fleurs encore plus longtems, ou pour leur procurer une espèce d'immortalité.

EUDOXE.

Apparemment comme on fesoit durer les Momies d'Egypte, dont on voit encore des restes dans les Cabinets des Curieux,

SOPHIE.

Le raport est un peu éloigné: mon secret se pratique avec moins de peine & de dépense.

EUDOXE.

Il faudra peut-être les oindre ou les humecter avec quelque baume, ou quelque préparation rare & précieuse. C'est au moins ce qu'on a voulu me faire à croire.

SOPHIE.

Le moyen est bien plus simple: Un peu de sable fera toute l'affaire. Voilà en quoi consiste tout le mystère.

EUDOXE.

Cela est encore trop obscur pour moi; car j'en ignore l'application & les manipulations.

SOPHIE.

Vous allez être satisfaite. Vous n'avez qu'à étendre vos plantes à côté l'une de l'autre, dans des couvercles de boîtes, ou dans les boîtes mêmes. Puis prendre du sable fin, que vous aurez pris la précaution de faire bien sécher, après l'avoir lavé plusieurs fois,

fois, & vous le répandrez doucement sur vos plantes, jusqu'à ce qu'elles en soient toutes couvertes. Vous les laisserez environ quinze jours en cet état, & au bout de ce terme vous ôterez le sable, & vous trouverez vos fleurs en un état mitoyen de dépérissement & de fraîcheur. Et cet état elles le conserveront plusieurs années.

EUDOXE.

Pourquoi nommez-vous cet état, un état entre le dépérissement & la fraîcheur.

SOPHIE.

C'est qu'en se desséchant elles ont perdu quelque chose de leur embonpoint, ce qui les rend un peu maigres & décharnées. Elles ne laissent pourtant pas de conserver leur figure, leurs feuilles & la pluspart de leurs couleurs.

EUDOXE.

Pourquoi seulement la pluspart?

SOPHIE.

Parce qu'il y a de certaines couleurs délicates, qui sont plus sujettes au changement que d'autres & qui s'effacent dans cette opération.



s,
is
u
u-
nt
u-

re

ne
eu
as
rt

ui
ui

471

1018

